

d
e
h
o
r
s

Les cahiers
des itinérances
Nature For City Life

n^o

—
Bureau des guides
du GR2013



Nicolas Memain

Avant-propos

Nous savons.

La plupart d'entre nous savons que l'humain habitant des villes n'est pas à sa juste place. Les enfants, dont on espère parfois qu'ils règlent facilement le problème pour nous tous-tes, racontent que la nature c'est important, que la terre va mal, que le climat se réchauffe. Mais le ressentent-ils ? Ressentons-nous à la fois ce qui va mal, mais aussi pourquoi c'est important ? Pouvons-nous modifier radicalement un rapport au monde et au vivant inscrit dans tant d'histoire civilisationnelle avec seulement la raison — sans en appeler à nos corps, nos perceptions et pourquoi pas nos intuitions ?

Bien souvent, la nature en ville est soit spectaculairement paysagère soit discrètement interstitielle. Entre la tache verte d'un parc sur la carte, la ligne bleue d'une rivière canalisée d'un plan local d'urbanisme et la boue brune d'un sol non bitumé à côté de chez soi, comment comprendre la complexité du vivant et aller plus profondément dans ce qui relie, interagit et qu'on ne ressent plus ?

En liant la connaissance à la marche, l'expérience à la conversation, l'analyse au geste, les itinérances proposées par le Bureau des guides du GR2013 au sein du projet Nature For City Life tentent d'explorer différentes approches de transmission pour nous apporter des savoirs tout en nous re-sensibilisant à ce qui a le pouvoir de rendre nos villes et notre monde habitables. Abordant les multiples sujets et thématiques du réchauffement climatique dans un contexte urbain (la biodiversité, la fragmentation, les arbres et les rivières, la gestion...), ces balades sont conçues et animées par des artistes-marcheur-se-s.

Ce premier numéro de Dehors propose de partager une sélection de leurs propositions pédestres et de leur donner la parole, à la fois pour les écouter raconter leurs manières de concevoir ces marches, mais aussi nous confier leur parcours plus personnels dans ce questionnement contemporain qui nous concerne tous-tes, collectivement et plus intimement. Les récits compilés dans cette édition ont été rédigés puis mis en partage dans une version numérique à l'issue des balades. Ils permettent de rendre compte et de tisser peu à peu des narrations, des histoires qui se vivent à même le sol et à côté de chez soi.

Julie De Muer

Coordinatrice du programme au Bureau des guides du GR2013

Sommaire

Livre 1 — Paul-Hervé Lavessière

La fabrique d'un sentier métropolitain

- Au fil du Las
- La rivière des amoureux

Livre 2 — Le collectif SAFI

Marcher la Trame verte

- Trames vertes pratiquées

Cueillir dans les hauts de Sainte-Marthe

- Les hauts de Sainte Marthe

Converser à Foresta

- Conversation marchée avec Magali Deschamps-Cottin et Carole Barthelemy
- Conversation marchée avec Patrick Bayle
- Conversation marchée avec Philippe Chamaret et Marine Periot

Prendre soin aux Aygalades

- La balade du Capri Sun

Livre 3 — Nicolas Memain

À la recherche de l'ombre

- La quête de l'ombre à Miramas

Parcs

- Réformés Font Obscure
- Istres les doigts verts
- Le grand park de la colline Perrier

Monographies de rivières

- La monographie de la Cadière
- Plombière, archéologie d'un ruisseau
- Du goudron et du jarret

Nicolas Memain

**Artiste marcheur,
street jockey provençopolitain,
urbaniste grands pieds,
urbaniste grand prix d'urbanisme de l'académie d'architecture
urbaniste gonzo,
éminence grise de l'agence nationale de psychanalyse urbaine marseillologue
bucchorhodanéologue,
guide tous terrains spécialisé dans l'attention pour les situations construites,
cartographe et montreur d'ours en béton.**

Un « Street jockey » ou encore un « montreur d'ours en béton » comme il aime à se définir. Il est un membre du Cercle des Marcheurs, cartographe du GR2013® et auteur de son tracé auquel il a donné sa forme emblématique. Il a reçu, avec Baptiste Lanaspèze, le prix d'urbanisme 2013 de l'Académie d'Architecture pour la création d'un sentier métropolitain. Spécialiste en urbanisme et architecture du XX^e siècle, il a organisé de très nombreuses balades architecturales dans plusieurs communes des Bouches-du-Rhône et participé à un inventaire architectural pour les services du patrimoine. Il travaille depuis de nombreuses années à revisiter l'encyclopédie des Bouches-du-Rhône.





Interview

Peux-tu qualifier en quelques mots ton rapport à la ville ?

C'est une ancienne devise : « il n'y a pas de différence entre l'intérieur et l'extérieur d'une boîte crânienne ». La forme urbaine, la forme construite, comme elle est l'expression des désirs, des besoins, des savoirs de l'humanité, elle est l'expression de la conscience, de l'âme, de ce qu'on a à l'intérieur. En travaillant sur l'extérieur, on travaille sur l'intérieur et vice-versa. La ville est une espèce de grande aventure à la fois individuelle et collective. La seule qu'on puisse avoir entre la naissance et la mort. C'est une expérience ontologique. Pourquoi sommes-nous là, pourquoi y a-t-il quelque chose, deux points, « la ville ». C'est pas une réponse, c'est une formulation calme du mystère.

Comment prépares-tu tes balades ?

J'aime bien avoir une commande. Parce que c'est pas moi qui décide, parce que ce qui est intéressant c'est ce que l'autre veut. Que moi j'aime passionnément, j'en suis conscient, que c'est irrationnel, que c'est excessif, mais qu'il n'y a rien d'autre que la culture, la passion, dans la vie, je le sais. Et rencontrer la passion de l'autre, la passion dans le sens « projet irrationnel », rencontrer le projet irrationnel d'un autre qui a envie d'une promenade, ça me nourrit. Et j'aime beaucoup explorer la demande de l'autre.

J'ai fait beaucoup de boulettes dans le temps, en me tirant des balles dans le pied, en écoutant pas exactement ce que les gens voulaient, en les froissant. Faut surtout pas froisser le client. C'est aussi une économie de service, je le vois comme ça. C'est à la fois de l'art, de la culture, mais c'est aussi une économie, et mon but les années qui viennent, c'est vraiment de le faire rentrer dans le domaine de l'économie privée. Je rêve de ça, je rêve qu'avec le Bureau des Guides on bosse pour Airbus hélicoptère, CMA-CGM, qu'on soit une espèce de prestataire, qu'on organise des réunions promenées, déconfiées. Tu vois, on est cette espèce de monde d'après. La hiérarchie elle est pas la même, le rapport au monde n'est pas le même. Je pense qu'on est hyper gagnant dans le monde d'après.

Et puis après sur les promenades, il y a des trucs très très simples. Je sais quelle est ma singularité, qui est un rapport à la ville qu'on ne regarde pas. Tu vois, j'ai une grande culture architecture urbanisme 20^e et jusqu'à aujourd'hui. Le grand public, spécialement français, dit : « du gris béton monotone partout » et moi je dis « oh non regardez, c'est du Bach ». Comme disait Marc Quer, « je fais passer les barreaux de prison pour du Malevitch, pour des œuvres d'art abstraites ». (*rires*)

Et puis c'est beaucoup le théâtre et les comédiens qui m'ont appris à amé-

liorer ce travail de préparation-là. Il y a à travailler contre le trac. Je vis ça comme c'est de la sculpture, c'est de la peinture, c'est de la musique. Et je suis sculpteur, compositeur... Et qu'est-ce qui se passe dans l'art? C'est l'attitude de l'auteur. Donc, il faut absolument avoir une attitude positive, comme un cadeau au groupe. On montre qu'on est content et heureux d'être plein de tendresse et de gentillesse pour les gens qui sont là, pour les choses qui sont autour de nous. Et donc il faut se préparer à ça. Alors, en général, moi je fais des repérages auparavant. Pour rigoler, je disais que j'allais et que j'explorais toutes les impasses. Et c'est un peu vrai.

Je vis ça vraiment comme de la composition. Il y a un début, il y a une fin, et donc il va y avoir un milieu. Et je sais comment le composer pour que ce soit un bon moment passé ensemble. C'est partitionné. Il peut y avoir une montée dramatique, une descente, il peut y avoir une plage d'ennui puis une belle surprise. J'ai des manières de composer ou d'écrire que je connais. A Martigues, vendredi dernier, il y a un moment où on passait par un trou dans un grillage et donc il y a toute une manière de l'amener, pour qu'il soit un peu surprenant. Parce que j'ai envie qu'il soit surprenant, parce que je trouve que c'est pas rien de passer par un trou dans le grillage, parce que je m'engage dans ma responsabilité, dans ma connaissance des textes de loi. Il y a une nana qui s'est pris une écharde dans le doigt au moment du trou dans le grillage. Je sais peser est-ce qu'il y a du risque. Est-ce qu'il y a un risque minimum, pas trop. Donc il faut composer ça comme de la musique. Et c'est très simple, moi je suis un classique. Je suis sur des partitions classiques en trois, en quatre, comme un repas. Entrée, plat, dessert. Mais c'est tout simple. C'est : on naît, on vit, on meurt. C'est toujours la même histoire : majuscule-phrase-point. Ces sont des formes éternelles.

Je pense vraiment que la promenade est une espèce des Beaux-arts. Sauf que c'est une activité artistique qui n'est pas passée à travers l'histoire, parce qu'elle a pas été écrite en tant que telle, parce qu'elle fait appel à l'infra-verbal, elle fait appel à des choses sans mots, elle fait appel à la proprioception, au sens de l'équilibre, au sens de l'espace. Elle fait rapport au corps dans l'espace. C'est un travail sur l'inconscient collectif : comment est-ce qu'on a des mots, qui sont pas des mots, qu'on a ensemble et qu'on peut ne pas dire - puisqu'il y a pas de mots - ensemble. C'est Magritte qui m'a donné ça, moi. Il t'attrape le cerveau parce qu'il sait que sans que tu le saches tu sais que. Et lui il sait que tu sais pas que tu sais. Il a beaucoup de tendresse pour toi, pour arriver à te manipuler, à te montrer que tu savais pas que tu savais que... un tissu écossais, qu'est-ce qu'un nuage, qu'est-ce qu'un ciel, comment tu reconnais un ciel, comment tu reconnais la silhouette humaine,

les valeurs de luminosité, qu'est-ce qu'un paysage, la micro-gestuelle du visage. Tu sais tout ça. Tu sais des choses Et c'est une aventure.

Donc j'essaie de composer. Mais comme il y a toujours une part d'impro - parce que c'est pas possible de vraiment tout caler dans une promenade, sinon c'est vraiment pas intéressant - d'abord il faut que tu sois très très ouvert à l'événement, il faut que tu sois très très ouvert à ce qu'il va se passer, il faut que tu sois prêt à l'accueillir.

Et dans l'événement à accueillir, il y a le groupe... On est une espèce de gros cerveau collectif. Je témoigne de ma singularité mais dans le groupe il y a d'autres singularités. Il y a des savoirs, il y a des manières de voir. Et faut pas choquer. Il faut pas dire « les choses elles sont comme ça et pas autrement ». Il faut parler au conditionnel, il faut être doucement ironique, au second degré. Tu ne sais pas si c'est vrai, tu ne sais pas si c'est une fiction, tu ne sais pas si c'est drôle, ou si c'est triste. Tu es dans un domaine de production de verbe où tout est ambigu. L'auditeur, le spectateur, le participant, dans l'ambiguïté, il va attraper des trucs dont il a besoin, lui. Et dans cette ambiguïté, il faut toujours laisser des portes ouvertes pour que le public participe. Donc faut l'écouter, le public. Il faut faire traîner l'oreille en même temps. J'ai des techniques de chauffés, faire démarrer la chose. Et quand ça démarre, il faut vraiment être très très sensible aux personnes qui vont avoir envie de te répondre. Et une fois que ça tourne, il y a des moments très magiques où il y a presque plus rien à dire. On est une espèce de grand corps ensemble et chaque partie du corps va donner sa note de musique. Et ensemble on va faire la mélodie.

Et j'ai une autre règle, qui est plus pragmatique qui est, il faut que t'aies des toilettes. S'il y a un besoin corporel qui demande de l'intimité et de l'hygiène, il faut que tu puisses donner à la personne du groupe qui en a besoin de l'intimité et de l'hygiène.

Quelle idée tu te fais d'un bon trajet ?

Je suis hyper emmerdé par le bruit, les voitures et la chaleur. Il y a une histoire de confort. Je sais comment je me sens confortable. Et je vois dans les réactions des autres que, eux, ils sont différents. Tu vois par exemple, le rapport à Paul-Hervé m'a beaucoup amené. Il te faisait marcher sur des routes à bagnoles, il en avait rien à foutre. De mon côté, j'étais la : « waa, c'est chiant. » Mais en faisant ça, il m'a montré que ça faisait des années que j'étais coincé sur un truc, tu vois que je luttais trop fort. Que je me faisais mal à pas vouloir avoir de voiture. Et que, à un moment, il faut être un peu plus souple. Il m'a donné ça comme un cadeau.

Il y a une histoire de contraste entre les situations. Pour que ce soit bon, tu dois avoir un truc pas bon. Comme ça, ce qui est bon est encore meilleur par contraste. En peinture, ça s'appelle la patouille. Tu fais un très joli détail, très fin, dans lequel tu vas pouvoir plonger, et pour bien plonger dedans, tu fais un truc moche, très grossier à côté. Et c'est Paul-Hervé qui m'a beaucoup donné ça. Et j'ai compris que je lui ai donné l'inverse, le « fonctionnement en coulisse ». C'est-à-dire, un parcours parallèle à la route à bagnole. Où il y a moins de bagnoles. Qui ne sera pas sur cent pour cent du parcours, peut-être que sur un tiers, la moitié, deux tiers, on ne sait pas. Mais que le fait de passer en coulisse à un moment, ça permettra d'avoir une respiration ou quelque chose de différent. Et c'est plus agréable. Donc en fait la question c'est pas « qu'est-ce qu'un bon trajet ? » C'est : « le trajet il y a du bon et il y a du moins bon, et c'est en orchestrant le bon et le moins bon, le confortable, moins confortable, jouissif, frustrant que c'est bon. »

Qu'est-ce que ça apporte de marcher en groupe ? La différence pour toi de marcher tout seul et en groupe ?

C'est un peu comme la littérature, moi j'ai du mal à écrire, parce que j'ai l'impression que je suis très plein, et que écrire c'est un tout petit tuyau et que j'arrive pas à mettre le très plein dans le tout petit tuyau... Quand je suis tout seul, tout ce qui se passe, je sais qu'il va falloir que j'en restitue une partie quand il y aura du public. Quand je suis tout seul dans l'intimité, il se passe énormément de choses, et je sais que cet océan de choses qui me remplit, je vais pas pouvoir tout donner. Il faut que je choisisse et que je sois stratège dans ce que je donne.

Je vois que comment je suis compris, je le maîtrise pas très bien. Chacun comprend différemment. Il faut préparer trois quatre trucs, et après *in situ*, c'est tout un truc sur être assez réveillé, être assez vigilant, être assez à l'écoute du groupe, pour arriver à choisir dans les trucs que j'ai préparé sle truc que je vais amener, qui va être juste à ce moment-là, en fonction du groupe. Les groupes sont tous très différents. La personne un peu différente des autres dans le groupe, est-ce qu'on va s'en servir comme d'un catalyseur, comme d'un médiateur, ou comme d'un alter ego avec qui on va pouvoir jouer en face des autres ?

Je fais le petit sport mental de choisir ce que je vais dire, au moment où je vais le dire, pour pas empêcher la parole, pour faire rebondir, pour être juste à ce moment-là. Vraiment, c'est ça que j'ai envie de dire, vraiment, c'est ça que je veux montrer. Et je sais que, à la fin, je suis fatigué, et que quand je suis fatigué, cette machine de choix stratégique, elle marche moins bien, je

cale. Alors j'ai pas la solution. Juste on est ensemble, on est fatigué, et en fait l'épreuve collective de la fatigue, elle est vachement chouette. On a construit un entre soi avec des mots, et au-delà des mots, on l'a construit avec nos corps, et tout ça. On est au bout des mots, on les trouve plus, on est au bout des corps, on est fatigué, et on est bien. Voilà. Dans l'immensité de tout ce qui est possible, ensemble, on a vu qu'il y a une espèce de gabarit qui est le temps passé ensemble. Ça c'est une expérience, toujours la même : on a deux bras, deux jambes, et on est fatigué au bout de douze bornes.

Quel est selon toi le principal/plus efficace argument pour réintroduire la nature en ville ?

On a une espèce de fantasme, d'inconscient collectif, de la nature en ville. Mais c'est juste un effet miroir, un rebondissement de ce qui serait un manque de la nature en ville. On est une civilisation très particulière qui n'a jamais été connue historiquement. Et en plus, on est hyper fragile. Et peut-être au bord de la fin. Mais, on a un degré de raffinement technique et artificiel jamais acquis auparavant, et évidemment, dans cette immensité de l'artifice, nous, on vit une expérience cosmique collective unique. C'est la sensation de finitude de la terre, chose qu'on n'avait jamais eue auparavant dans l'histoire de l'humanité, à ce point-là. Non seulement c'est petit, c'est fini, mais en plus, c'est foutu. On est sur cette espèce de micro-radeau en train de couler. Et c'est dans ce contexte inconscient collectif, que la « nature en ville » va devenir une tentative de verbaliser tout ça. Quand on la verbalise, on fait appel à beaucoup de choses complètement irrationnelles et inconscientes. Par exemple, le coup des arbres coupés, moi je maîtrise mal, mais ma culture c'est que tu as le droit de couper les arbres en ville. Pourquoi ? Parce que moi j'ai une culture d'aménageur, et que de toute façon l'arbre si on le coupe pas, il va mourir, il va tomber malade. Puis de toute façon si t'as pas le droit de couper t'es tout bloqué. Mais quand il y a eu l'histoire de la Plaine en octobre 2018, ou maintenant avec l'histoire de la porte d'Aix, je vois l'émotion de l'arbre coupé. Je vois l'irrationnel chez l'autre. Et je sais qu'il faut faire vachement gaffe. Parce que tu peux pas lui dire à l'autre : « mais non on s'en fout, c'est qu'un arbre ». C'est tellement important pour lui qu'il faut respecter ça.

Alors c'est quoi le principal argument pour réintroduire la nature en ville ? D'abord elle est déjà là, et puis on est en train d'essayer de trouver un nouveau compromis, on est en train d'essayer de s'inventer des futurs donc le meilleur argument pour réintroduire la nature en ville, c'est que c'est ça ou le désespoir. On est en train de construire l'arche de Noé... Donc le

meilleur argument ? Je pense qu'on a une immense culpabilité à avoir foutu la planète en l'air, donc en travaillant cette culpabilité-là. Arriver à faire autre chose que de se sentir coupable et d'avoir des remords. C'est-à-dire, se sentir capable de participer à une invention où on sent qu'on fait autre chose que tout foutre en l'air, ben c'est super. Tu sais là, il y a plein de jardins collectifs et de jardins partagés. J'ai vu le jardin Longchamp. Ils sont 60, ils ont 20 m³ de terre polluée, comment tu fais pour te sentir bien ? Et ben c'est super, ils ont 16 bacs en hauteur, et chaque bac, il a 4 ou 5 papas/mamans. Et en fait c'est qu'un prétexte, ils s'en rendent bien compte, c'est tellement petit pour faire de la nature. Ce n'est qu'un prétexte pour se sentir bien ensemble en train de pas pourrir les choses. Parce que de l'autre côté on va partir en vacances en prenant l'avion, de l'autre côté, en cachette, on va vider son chantier de salle de bain, en bas à gauche. Et on paie le remord. Je dirais le meilleur argument c'est ne pas mourir de honte.

En quoi ton travail de guide peut-il avoir un impact sur les modes d'engagements vis-à-vis de la ville ?

Tu sais, je pourrais être une espèce de prophète et en trois mots changer le monde. Mais je n'y arrive pas. Il y a un travail préalable que je n'ai pas fait. Je suis qu'un petit gars. Et aussi je pourrais rester juste dans mon coin, marmonner dans mon coin et tenir un journal intime que je montrerais à personne. J'essaie d'être entre les deux.

Alors je suis poète intermittent, donc je connais la valeur du non-agir. Je connais la valeur de rien foutre. Je sais que c'est une valeur immense. Je suis pas dans l'hypocrisie de l'action non plus. C'est plus une aventure personnelle sur l'engagement et encore une fois le remords : pas avoir trop de remords. Être assez satisfait de ses actions pour que ça puisse continuer. Je suis pas dans *Breaking the waves*, je suis pas en train de faire un don complet de moi-même pour me détruire pour sauver les choses. Je me maintiens. J'essaie de vieillir à mon rythme, j'essaie d'élever mes enfants. Je vais essayer de voir mes enfants adultes. Je vais essayer de faire en sorte que mes enfants puissent avoir une vie adulte. J'essaie de ne pas me détruire. Je cherche un appartement alors que c'est super dur. Je cherche à avoir des revenus. Je cherche à être poli avec les gens autour de moi pour qu'ils me foutent pas en l'air et pour ne pas les foutre en l'air. Mais c'est plus de l'ordre du jardinage. Je revendique plus qu'un simple travail mais moins que de faire la guerre : la possibilité d'avoir un rapport de jardinage aux choses. C'est chasse, pêche, cueillette et douce agriculture. Je ne suis pas là pour faire de l'intensif. C'est pas une action militante unique martelée.

C'est plus compliqué. C'est la vie d'un homme. Et dans cette vie d'un homme, il y a l'engagement. Cet engagement, il est réel. Et pour le maintenir, il faut pas vieillir trop vite. Il faut pas se faire mal, il faut pas se blesser. Il faut se jardiner. Il faut jardiner la situation, pour que le monde soit toujours fertile. Je sors d'une grande école, donc je sais qu'il n'y a rien à savoir et que tu peux faire semblant de savoir quelque chose que l'autre ne sait pas pour pouvoir reproduire la division en classe, tu fais croire que l'autre est idiot. Tu peux aussi témoigner devant l'autre du mystère et à ce moment-là, on est tous libres et égaux devant le mystère. Le message que j'ai appris dans les grandes écoles, c'est la Joconde. Pourquoi la Joconde, le tableau de Léonard de Vinci, est cette espèce d'icône intemporelle qui traverse tout ? Pourquoi elle est là, comme un repère dans toutes les situations ? Parce que c'est des choses très simples : c'est la figure humaine dans une paix, dans un calme optimisme. Donc je témoigne, dans un moment de grand inconfort psychologique collectif - parce que c'est ça, c'est vraiment dur -, qu'on peut accéder à une certaine quiétude morale. Je témoigne être paisible et doucement souriant. Et c'est le message. Le message c'est ça. Tu sais, j'aime bien ça, c'est dans la marine anglaise, quand il y a un bateau qui coule, si quelqu'un panique, il faut le cacher. Le message c'est KEEP CALM and CARRY ON. C'est le message qu'il faut amener : la Jucunda, l'agréable. Quand il n'y a pas de différence entre l'intérieur et l'extérieur de soi et qu'on est capable dans les deux de rayonner de paix, d'être calme et agréable. C'est un combat tranquille pour maintenir cet état-là comme un repère indispensable.

Ta propre vision de la nature en ville a-t-elle évolué depuis le début de ce cycle *Nature For City Life* ?

Moi je pense que c'est une grande hypocrisie. C'est un irrationnel, c'est une grande psychose collective, dans cette psychose collective on va avoir des réponses irrationnelles collectives, qui sont cette lutte pour la nature en ville et on ne sait pas. La mode de désimperméabilisation des sols, elle a cinq-six ans. Et ça y est, maintenant, à Grenoble, ils sont en train de casser les cours de récréation pour faire de la pleine terre. L'histoire des îlots de fraîcheur avec des arbres, ça a une dizaine d'années à peine. La conscience du réchauffement climatique, elle a moins de dix ans. Je ne pense pas que je sois le porteur de vraies solutions. Je suis le témoin de modes et face à ces modes je sais faire, je sais rester calme en voyant la part d'irrationnel qu'il y a dedans. Tu vois, si vraiment il fait chaud comme en Andalousie ou au Maghreb et ben les arbres ils tiennent pas le coup. C'est la question là, on est censé planter un million d'arbres là, à Marseille. On l'a dit, on va essayer de

le faire. Mais si dans dix ans on est à plus 2 °C, ils crèvent, et c'est que dalle dix ans pour un arbre. C'est rien du tout. C'est un dixième de sa vie.

On va essayer des solutions. Que la prise de décision elle soit collective, c'est vachement intéressant. Que l'engagement soit partagé, c'est vachement intéressant. Qu'à un moment ça se concrétise en acte politique, en décision, en financement, en action, en aménagement, c'est vachement intéressant. Mais ça ne veut pas dire que c'est ça. On est autant destructeur, à côté de la plaque que l'époque Pompidou avec les bagnoles. Et je pense que ma génération par exemple, les vingt cinq ans qui viennent de passer, là, c'est le greenwashing, on a vécu un grand moment de mensonge. C'est la grande leçon des vingt-cinq dernières années. C'est qu'on ne dit que des conneries. On ne dit que des conneries.

Hier j'étais à Aix, sur des lignes de boulevard du 17^e siècle. Les arbres qui sont là, je pense que ce sont des arbres Napoléon 1^{er}, des arbres 1800-1810, des platanes. Tu marches dans une rue qui a été dessinée il y a 300 ans et ça a plein de qualités. Tu reconnais la rue classique : tu as la mixité des fonctions avec les commerces, les activités résidentielles qui peuvent se réfugier dans les zones de calme qui sont en contraste avec les zones de bruits, le collectif, l'intime. Et puis tu marches à l'ombre des arbres donc tu as la douce fraîcheur, l'évapotranspiration qui fait que c'est un petit peu plus frais. Tu es devant une accumulation de bonnes petites réponses d'il y a deux et trois siècles, et ce sont des réponses qui sont peut-être difficiles à expliquer et à partager parce que « c'est qu'une rue avec des arbres ». Cette rue avec des arbres c'est un vieux pacte irrationnel entre l'humain et la nature qui est très très très ancien, qui est très profond et c'est une culture qui est tout le temps à réinventer. C'est le vieux jardinier qui apprend au jeune jardinier des astuces qui sont des trucs qu'il a appris d'expérience, qu'il est incapable de formuler, mais dont il va témoigner par l'attitude. Moi-même en étant artiste, j'essaie de participer par l'attitude et l'engagement tranquille et paisible. Mais c'est de l'ordre de la prière. Ni l'Europe, ni moi, ne sommes vraiment efficaces, et n'allons réellement construire un futur. On prie pour. On espère. C'est une danse pour que la pluie elle tombe. Mais je crois à l'efficacité du désir et de la représentation pour créer des cosmos partageables. Les choses sont comme on veut bien ensemble qu'elles soient. Tu vois nous on a décidé de vivre une psychose d'apocalypse, on le veut bien. On a les outils pour se les représenter. Je crois à l'ubiquité du genre humain. C'est : dans les camps de concentration, y a des gens qui faisaient l'amour. C'est le film de Benigni, le film où ils sont dans un camp de concentration et il explique à son fils que c'est du théâtre, c'est il y a des esquimaux au pôle nord, il y a

des nomades dans les grands déserts. Je crois à l'ubiquité, c'est-à-dire, l'être humain est capable de traverser des milieux très très différents et de s'épanouir à travers ça. On peut transformer la terre en poubelle surchauffée, il y aura une humanité qui vivra dedans. Qui sera capable de se représenter ça comme étant normal.

À la recherche de l'ombre

L'ombre c'est l'un des secrets éternels pour faire de la fraîcheur : ne pas s'exposer au soleil quand il fait chaud, et pouvoir s'y exposer plutôt que d'allumer le chauffage quand il fait froid. Un principe très simple et pas souvent respecté. Nicolas nous invite à marcher lorsqu'il fait un peu trop chaud, pour que toujours on cherche l'ombre.





La quête de l'ombre à Miramas

Comme d'habitude, une boucle marchée de 12 km, en quête d'ombre autour et dans la chair urbaine du Miramas de 2018.

Du lotissement cheminot, des canaux système Craponne, un peu de ZAC de Pont-de-Bottin, un peu de foin de Crau AOC, l'étang et le canalet du Parc du Couvent — et le Village des Marques.

Il fait 35°C. Nous avons des bouteilles-glaçons moulées sur le crâne. La gare est importante puisque Miramas Le Neuf est une ville cheminote, créée par et pour le PLM (Paris-Lyon-Méditerranée), qui arrive ici en 1848. Dans cette gare il doit y avoir 40 connections par jours avec Marseille, c'est la 3^e gare TGV de la métropole. Depuis les quais de la gare, ce sont les seuls endroits où on peut avoir un léger aperçu sur le triage, car c'est un immense plateau, un des plus grands de France.

La ville de Miramas est à la rencontre de deux géographies : la grande platitude de la Crau à l'ouest, et les collines de l'étang de Berre à l'est. Depuis les quais, on traverse une zone en devenir, où il y a un projet de nouveau quartier autour de la gare, une future offre résidentielle métropolitaine (Ilex, paysagistes de Lyon). Au loin, il y a l'ancienne usine Areva. C'était une zone industrielle lourde et une zone technique de la gare assez importante. Nouveau parking aménagé, mais de part et d'autre, des délaissés. Au fond, on arrive sur le chemin de l'autodrome, qu'on suit vers l'est, et à l'entrée des habitations d'Areva, à l'entrée du site, on passe sur le canal de Craponne (branche d'Istres), qui date du 16^e siècle, et qui là est en eau. C'est le grand système de Craponne, et avant ça la Crau était réputée stérile. L'eau filait entre les pierres. C'est l'arrivée de cette eau qui fait que les melons ont bouché les trous, et on a fini par recréer de l'humus. On est passé du désert à l'oasis.

On borde un petit jardin ouvrier qui a une vingtaine d'années, et derrière, inaccessibles, les champs de foin de Crau, avec leurs grandes haies coupées dans le sens est-ouest. On a le droit d'utiliser le bord du canal pendant une centaine de mètres (chemin d'Ayadier), on est au bord de l'eau, entre les murs arrières d'un lotissement des années 70 et à droite des haies très vivantes complètement opaques. Au bout, on voit une petite martelière de répartition. On quitte le bord du canal par un chemin d'écoliers, à l'intérieur du lotissement du Mas-Neuf, avec des chemins piétons à l'arrière des

parcelles. On enchaîne une petite série de 3 chemins d'écoliers, et on quitte le lotissement pour entrer sur l'avenue Marius-Chalve, où il y a un drôle de rond-point. C'est la grosse départementale 35, par laquelle on part vers le centre-ville en profitant de l'ombre des platanes. Puis sur la droite, on prend un délaissé qui est une ancienne emprise ferroviaire de la voie de desserte de l'ancienne usine Areva. Les chemins piétons sont relativement fréquentés, traces de canaux d'irrigation. Au fond, un mur nous empêche de passer, on passe dans un trou de grillage d'une petite résidence, où on trouve une boîte à chats.

Sur l'avenue Aristide-Briand, on est sur le terrain d'un ancien groupe HBM (Habitations à loyer modéré), qui a été rasé il y a quelques années, groupe « Miramas A », et le terrain a été laissé tel quel, il ne reste que les alignements de mûriers-platanes, plantés dans les années 1930 avec le groupe HBM, un héritage de la soierie. Par l'avenue Adrien-Mazet, on continue sous l'ombre des pins parasols, caractéristique des années 1970, où on a essayé de planter des espèces locales, mais ils ont l'inconvénient que leurs racines défoncent les chaussées. On arrive au parc de la Carraire, une espèce de pelouse abandonnée au soleil, portant la trace d'une ancienne serpentine, et un bassin abandonné avec des installations en bois qui essaient de faire de l'ombre. De l'autre côté de la rue, le parc continue. On est au bord d'une salle polyvalente avec pas mal de figuiers, et une sente piétonne jusqu'à l'avenue Jean-Moulin, où nous trouvons de nombreuses mues de cigales sur un pin parasol.

Sur l'avenue Jean-Moulin (départementale 10), plantée de platanes datant du 19^e s. (très grands, très beaux), nous bénéficions aussi de l'ombre étroite des bâts alignés sur la rue. Après le pont sur la voie ferrée de la Côte Bleue qui passe en tranchée, on tourne à gauche chemin de Colomb, et là en pleine ville on a une prairie d'un demi-hectare. C'est le premier champ de foin AOC de la Crau qu'on rencontre. Cette prairie de fauche en pleine ville est possible car la rente du foin est plus importante que la rente immobilière. Le champ est plat en léger dénivelé, bordé par un canal, tous les jours irrigué par une inondation. La terre est gorgée du limon gris de Durance. Il a fallu aplanir le terrain, le mettre en léger dénivelé, avoir un canal, l'entourer de haies coupe-vent (car le vent assèche l'eau), et les rendements sont tels qu'il y a jusqu'à 3 fauches par an. Diverses espèces floristiques - graminées, légumineuses... La seule AOC sur un produit agricole qui n'est pas destinée à l'alimentation humaine.

Au fond du champ, nous longeons le canal ombragé (canal de Raoux, plutôt 19e), qui contrairement au canal de Crau est tout en sinuosités, sur les courbes de niveau dans les collines. On passe au-dessus de la voie ferrée (PLM) et on voit le safre (calcaire très tendre) et on arrive sur le petit chemin de Chantecoucou, la bordure droite du chemin étant une dérivation du canal de Raoux qui est recouvert par des dalles en béton sous lesquelles on entend l'eau chanter. C'est l'irrigation d'une petite série de jardins ouvriers qu'on imagine être des jardins cheminots. On remonte un peu le chemin de la Concorde qui longe la voie de la Côte Bleue, et au fond de l'impasse de Raoux, une ancienne ferme toujours en état. Au-dessus du mur de pierre sèche, un ancien champ agricole offre l'aspect d'une pelouse caffiée de divers arbres fruitiers. Du foin pour les bêtes, du fruit pour les confitures. On rejoint le canal de Raoux qu'on suit dans une séquence urbaine de 200m. Ici le canal est étanche (cuvelé en béton) et on peut le parcourir en pleine ville. C'est la rentabilité du foin de Crau qui fait que ce canal est toujours en ville.

La beauté de ce canal n'est pas éternelle, on remonte la rue Louis-Blériot, entre de belles maisons individuelles des années 70, au bout de cette rue on trouve des terrains agricoles abandonnés mais intensément fréquentés par le grand lycée régional. On imagine que les lycéen-ne-s du quartier vont au lycée à pied en entretenant ces chemins. L'arrière du lycée Jean-Cocteau, à l'architecture post-moderne très étrange inspirée des ruines des arènes de Nîmes. Entre les anciennes parcelles agricoles et les fausses ruines aux abords du lycée-théâtre qui voulait rayonner, on est dans un entre-deux non réglementé sans barrière, à l'ombre d'une jeune garrigue.

On s'en sort vers le nord par un accès pompier, et on arrive sur le bord de l'étang de Saint-Suspi, un étang artificiel aménagé dans les années 1990. Dessous, la nappe phréatique est très proche. L'étang est entouré de belles allées plantées. On profite de cette ombre pour pique-niquer.

Comme il fait trop chaud, on renonce à une boucle qui devait nous emmener à l'ancienne ferme de Saint-Suspi et profiter des bosquets de pins parasols qui l'entourent, voire d'aller jusqu'au grand parc urbain « du Couvent » aménagé dans les années 1970, où l'on trouve le golf le moins cher du sud-est de la France, appartenant à l'EPAREB/EPF, réserve foncière du projet « Miramas 300 000 habitants ».

On prend un raccourci qui nous emmène au HLM des Molières par la rue Daniel-Paul comportant deux rangées de micocouliers, de part et d'autre. Le HLM est un petit grand ensemble des années 1960 dont les aménagements paysagers ont été réhabilités en 1991 par Alain Marguerit, qui est un des inventeurs de la réhabilitation des grands ensembles par le paysage. Rue Albert-Schweitzer, où entre les parkings et les immeubles, on suit une allée piétonne plantée de catalpas (non de paulownias). On a ici un chemin piéton à l'ombre : c'est de l'aménagement. « S'asseoir l'été à l'ombre ». Étant en ville dans des situations critiques, à cet endroit-là la plantation d'arbres nous permet de passer de l'invivable au vivable. Les aménagements continuent, en cœur d'îlot, où le paysagiste a recréé une butte allongée qui sert à protéger les immeubles du terrain de sport, et ça permet une promenade à l'ombre (arbres, borne-fontaine, portique-pergola avec une vigne qui a pris, des bancs, jeu d'escaliers et d'alcôves...). L'avenir de la ville, c'est la réhabilitation par la plantation du HLM des Molières.

On quitte la zone des Molières par l'avenue Jean-Mermoz, et on va jusqu'à marcher au milieu de la route pour suivre l'ombre des arbres (pins parasols et platanes). Puis on tourne à droite sur l'avenue des Anciens-Combattants, on passe derrière une station de lavage de voiture pour retrouver un canal. On est juste derrière le lycée agricole de Fontlongue (le canal sert à irriguer les terrains du lycée). Le lycée (privé) est plus que centenaire, l'enseignement du lycée se fait en partenariat avec les services techniques municipaux. Le canal est préservé pour le lycée. Dans les champs pédagogiques, on retrouve les grandes haies Est/Ouest.

Sur le boulevard de l'Olympie, vrai boulevard à bagnoles de ZA (zone d'activité) des années 70, il y a la piscine municipale avec les cris d'enfants, puis le projet de salle omnisports, à droite. À gauche, les haies de champs de foin du lycée agricole. Au milieu de la route, un parking à l'ombre de pins parasols. Au bout de 100 m, on retombe sur le canal de Craponne. L'eau arrive, par un canal surélevé, dans un demi-tonneau en béton, années 70. Sur le canal, un petit pont nous permet de récupérer le chemin de la Péronne. Par un trou dans la haie, on tombe dans un champ de foin, on fait attention à ne pas se mouiller les pieds. De là, on arrive dans l'allée de la Péronne, une vieille allée de platanes qui menait au mas de Péronne. Les platanes doivent avoir 2 siècles, on est dans un nef d'ombre. On a froid. Le chemin mène en ligne droite au mas, rénové et intégré à l'opération du village des marques.

On passe les fouilles à l'entrée, et on découvre ce nouveau modèle de centre commercial qui est dans le pastiche régionaliste, une incroyable ville provençale factice, comportant des espaces d'ombre brumisés. Les aménagements paysagers devant le village des marques : sur la masse parkings, toutes les places de stationnement sont en dalle gazon (des grilles de béton trouées de terre, dans lesquelles l'herbe pousse, et recouvre le béton - c'est aussi cela l'avenir de la ville) : on garde la perméabilité du sol. Devant le village des marques, il y a une grande prairie qui se veut exemplaire par son économie d'eau. Certain-e-s d'entre nous se baignent dans le canal de Craponne.

On revient dans l'incroyable allée de platanes de Péronne, où un employé municipal nous explique que l'allée et les champs de foin ont été achetés et vont devenir des parkings pour l'extension du village des marques.

De là, on rentre vers la gare, toujours en longeant le canal de Craponne, derrière le lotissement de Fontlongue. On traverse le boulevard Aubanel, lui aussi planté de pins parasols sur la berme centrale, et à l'ombre d'une grande haie de cyprès coupe-vent, on arrive dans la cité PLM.

La cité PLM est sur une grille dessinée par les ingénieurs du chemin de fer. Sur chaque îlot, on trouve 6 immeubles collectifs de 3 étages. Entre les immeubles, des haies coupe-vent protègent le cœur d'îlot. On aperçoit des traces des anciens lavoirs et d'étendages collectifs faits en rail de chemin de fer. On quitte la cité cheminote par le petit jardin d'enfants qui est devant l'ancien dispensaire (à l'ombre de platanes plantés à la fin des années 1940) et on rentre vers la gare par la rue Gabriel-Péri qui est très sèche, on passe devant la coopérative PLM et on arrive sur la place Jourdan où se trouve le monument aux morts de la Seconde Guerre mondiale où un cheminot musclé terrasse l'aigle du fascisme.

Comment l'économie agricole peut créer de la nature en ville (on trouve ainsi un exemple à Bordeaux, cf. pape-Clément ; cf. les exports de boues urbaines des plaines de Paris, le vieux système pré-automobile).

Composition du paysage, trames d'occupation du sol. Le type d'agriculture change les trames. Le paysage urbain garde les anciens tracés agricoles. Une mutation successive des trames.





Les Parcs

Un autre secret de la nature en ville, ce sont les parcs. Nicolas nous invite à traverser différents parcs pour en savourer les bienfaits. Ces parcs sont parfois des parcs fictifs, des parcs à venir, d'anciennes promenades qu'il faudra imaginer sous le goudron, des micro-parcs qui demandent au regard de changer d'échelle, ou encore des chemins d'écoliers, à l'arrière des maisons, qui rappellent que des continuités pédestres entre les arbres et loin des voitures, ça fait du bien.





Réformés Font Obscure

6 octobre 2018, « Longchamp-Font Obscure, la trame verte des cano-pées », par SAFI et Nicolas Memain.

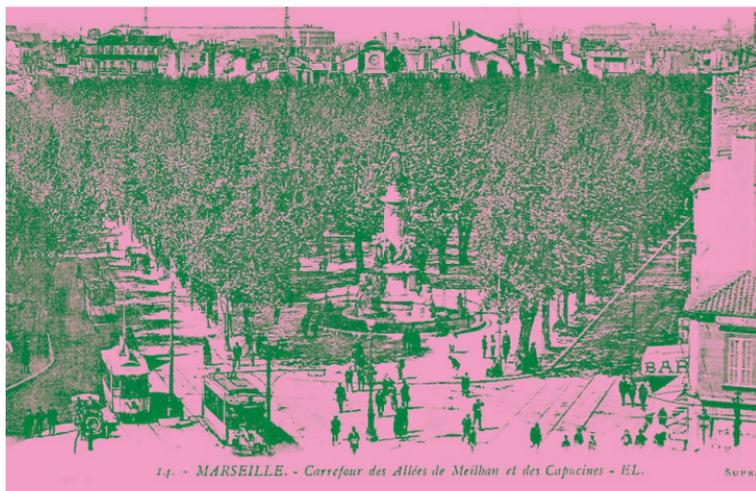
Des allées Sénac de Meilhan au parc de Font Obscure, une traversée de Marseille pour découvrir et interroger l'héritage d'un sentier métropolitain ombragé. Une sortie de secours depuis le centre-ville vers l'Étoile, en s'inscrivant dans la tradition de la « promenade » comme aménagement urbain.

Depuis le 152 Canebière, nous allons marcher sur le fond de vallée entre le plateau Saint-Charles et le plateau Saint Michel. Ce fond de vallée c'est la Canebière et le boulevard Longchamp. On est sur des sols artificiels, l'un date de 2006-2007 là où a été fait le tramway, et un qui date de 1977, l'espace Léon Blum et les allées Gambetta, puisque c'est le toit d'un parking. Les allées de Meilhan et de Capucine sont un programme de promenades du 18e siècle. La promenade est une forme urbaine : des rangées d'arbres, plus ou moins larges, dont le propos est de sortir de la ville, d'aller respirer le bon air. Les deux promenades avaient 7 rangées d'arbre.



De là on passe sur la pointe des allées, devant le kiosque, micocouliers, platanes et tilleuls. Puis vers le square Stalingrad où il y a la terrasse des Danaïdes. Là aussi, les micocouliers ont remplacé les platanes malades du

chancre coloré (fin des années 70). Les voitures cantonnées à l'extrémité, le tramway, un grand espace piéton avec des arbres adultes de 50 ans, une fontaine entourée d'un bassin : ici le projet urbain est achevé, c'est la matrice qu'il faudrait répliquer partout.



14. - MARSEILLE. - Carrefour des Allées de Meilhan et des Capucines - E.L.

Cours Joseph Thierry et boulevard Longchamp, qui sont des promenades, mais plus tardives, années 1830, et opérations privées. Sous les écorces des platanes, le tigre du platane. Sur Longchamp, il reste quelques vieux platanes, et de nombreux tilleuls. Des arbres viennent d'être abattus. Au 60, on visite le jardin d'un rez-de-chaussée. On est devant l'âge d'or d'un modèle urbain : le 3-fenêtres marseillais. Les appartements sont traversants entre un boulevard planté et un jardin privé, avec des arbres des deux côtés. Ceux du rez-de-chaussée ont le jardin et la jouissance de l'ombre, mais ceux des étages profitent aussi des arbres des voisins, comme en témoigne une voisine du troisième étage depuis sa fenêtre.

Le palais Longchamp est situé dans un parc, un des très beaux parcs publics de Marseille. Le monument est à la fois un château d'eau et un monument commémoratif de l'arrivée des eaux à Marseille (Espérandieu 1867). C'est là où l'on quitte le fond de vallée pour monter sur la butte Longchamp. On commence par aller à droite du musée, où se trouve le « petit jardin de la directrice ». Un très vieux magnolia au-dessus du buste d'un des inventeurs de la zoologie marine. C'est notamment lui le premier à avoir fait des comptages de poisson dans la rade de Marseille, qui s'est aperçu de la diminution

des quantités de poissons. Dans le jardin abandonné, des couches de déblai sous le sol, un délaissé qui offre un paysage d'arbres sauvages en ville - ailantes, figuiers.

Après l'arc de triomphe de la patrie centrale (une grande cascade en rocaille, reconstitution de géologie pittoresque), le long des escaliers on a pour la première fois une strate arbustive, qui permet la présence d'autres animaux. Tout le monument est une ode à l'économie agricole provençale. Dans l'ordre de la description de 1914 par Gustave Mourières, on a « des filets dans lesquels des poissons sont pris, des corbeilles qui débordent de fleuves, de feuilles et de fruits, des coquilles marines, des dauphins ». Et dans le groupe central, l'allégorie de la Durance, qui est « portée par un char tiré par 4 taureaux, le gonflement plein de sève de la plastique, tout en elle révèle le germe fécondant la terre nourricière, et à ses côtés on a les allégories du blé et de la vigne ». Ce qui crée un lien symbolique entre Marseille et son terroir, le lieu d'une conciliation entre l'urbain et le rural.

Dans la galerie derrière le corps central, le buste de Montricher et une très belle grotte qui était une promenade, un espace rafraîchissant d'avant la climatisation. Nous avons l'eau et l'ombre, avant la climatisation. Sur le plateau Longchamp, la terrasse centrale est le toit du château d'eau avec uniquement de la pelouse, mais sur le côté gauche, petites promenades à l'anglaise dans des massifs, et on grimpe dans l'un des massifs pour voir les souches laissées en place (dans le cadre de la nouvelle stratégie biodiversité de la gestion des parcs et jardins). On y trouve des sentes d'enfants. Un *sophora japonica*. Pavillon d'arrivée des eaux au fond du jardin, qui est la tête de la dérivation Longchamp, qui alimente le centre-ville depuis 1848, que nous allons remonter durant le reste du parcours. Bien qu'entièrement busée, c'est une trame bleue potentielle, qui se trouve au sommet de l'éperon rocheux entre la vallée du ruisseau de Plombières et celle du Jarret, qui zigzague de part et d'autre de l'avenue des Chutes-Lavie.

On passe un petit pont pour entrer dans le parc zoologique, puis on tourne à droite vers le projet de parking Longchamp (un gros projet de parking de 400 places, enterré avec un toit végétalisé). Un très grand platane a été coupé il y a 3-4 ans, sous prétexte qu'il était malade, mais les copeaux ont été répandus sur la pelouse, chose interdite. Et aucune trace de maladie sur les morceaux qu'on a pu trouver. Le parc Longchamp, jardin d'enfance de Roncayolo, est une promesse témoin de ville-nature - la ruine-témoin de

la promesse tenue de Montricher. Au temps de Napoléon, le terradou c'était des vignes; ce parc témoigne d'un terroir urbain métamorphosé par l'eau. Depuis notre point de départ, nous enchaînons une série de parcs et de promenades - que nous allons suivre vers le nord jusqu'à Font Obscure. Etre à l'ombre en ville, au calme. Une belle séquence au 18^e et 19^e qui ne se prolonge pas au 20^e, et c'est dommage car il y a le potentiel.

On quitte le parc zoologique par l'avenue des Chutes-Lavie, en suivant la trace de la dérivation du canal par un terre-plein central en pelouse, le pavillon du partage des eaux, et un siphon de la dérivation qui passe sous la route. On remonte l'avenue avec un premier détour par le boulevard Bossy au bout duquel on trouve une très grande propriété avec un parc de 5000 m² (1/2 ha). Un deuxième détour à gauche par la cité Méditerranée: entre le premier bâtiment et l'avenue, on a un délaissé en pente forte, sur lequel on trouve des nombreux arbres, arbustes et fleurs.

On continue sur l'avenue, et on trouve au milieu du boulevard Guigou une honteuse allée centrale d'oliviers en pot. On fait un crochet à gauche pour faire le tour du parc Beauvoir, une résidence entourée de talus sur 3 côtés, on apprécie la présence du végétal autour des maisons. Sur les talus, on voit des sentiers très utilisés, et un pommier en fruits. Dans la résidence on a des alignements d'arbres qui semblent plus anciens et semblent avoir été gardés de l'ancien domaine agricole.

Un détour à droite par la traverse Force, on pousse une grande porte en métal, et devant on a une bande de pelouse de 400 m par 6 m, qui passe entre les parcelles privées, habitées par un clochard. C'est l'ancienne emprise du canal basé en dessous, entretenue par des aygadiers, qui sont obligés de débroussailler pour éviter les incendies. Le canal a été à ciel ouvert jusqu'à la fin des années 1980. Ces emprises du canal sont toujours propriétés de la ville de Marseille - certains en route, d'autres en pelouse. La plupart sont inaccessibles, c'est la première fois qu'on peut y accéder: on y fait un pique-nique.

On repart vers le nord par l'avenue des Chutes-Lavie, un drôle de petit parc public sur la gauche avant le pont sur l'avenue Fleming. On recroise l'emprise du canal muré jusqu'à l'avenue Parrocel. A droite, l'emprise du canal est appropriée en petit jardin privé. Sur la droite, on a des résidences neuves qui se construisent dans l'ancien parc d'une emprise religieuse.

Première rue à gauche, boulevard Moulin Guieu, on passe entre de vieux bâtiments industriels. Dans les années 1880 se sont construits des groupes de moulins, qui profitaient de la « houille blanche » des eaux du canal. Au fond du boulevard, on aperçoit l'emprise abandonnée du canal, il y a beaucoup d'eau, les arbres poussent si fort qu'ils éventrent les murs. De là on remonte vers la rue André Isaïa : les chutes de Monsieur Lavie qui ont donné son nom au quartier. Au début de la rue, la maison du directeur avec 3 beaux palmiers dans son jardin. En descendant de la rue, des petits arbres et de l'herbe poussent dans les craquelures du bitume, épargnés par le brossage mécanique.

Au fond à gauche, on emprunte la traverse Montcault, une des dernières belles traverses agricoles marseillaises, route étroite entre les murs, témoin de l'ancien paysage bastidaire. De là, grâce à une clef qui nous a été prêtée, nous entrons dans la cité-jardin Saint-Just. Du HBM de la fin des années 1920, la cité-jardin paraît être bâtie de petits pavillons individuels qui en fait sont composés de 4 appartements avec jardins privés. En haut, c'est le « plateau des Marguerites » (où la plupart des jardins sont comblés par le petit bâti des vérandas), que l'on quitte par des chemins d'écoliers à l'azur des voitures, intégrés par le plan de départ. Au fond de l'avenue des Renoncules, on voit le grand parc mitoyen de la cité-jardin, qui appartient à l'institution religieuse Saint-Jean de Dieu. C'est un parc qui doit faire 5 ha, dans lequel on a même vu des chevaux et des biches.

On quitte la cité par l'avenue des Clématites, qui est sur un talus fortement planté de platanes, et on descend l'avenue Corot en passant sous l'aqueduc. Première à gauche, traverse de la Palud, et on a une entrée dans le parc de Font Obscure. On a ainsi relié le parc Longchamp à celui de Font Obscure en suivant du végétal en ville. Notre promenade souligne ou invente un fil de trame verte urbaine potentielle. Le parc de Font Obscure est un ancien domaine bastidaire acquis par la ville et transformé en parc à la fin des années 1970 (comme Brégante, Billoux, Maison-blanche, Château Saint-Cyr...) selon la politique de la Direction des Parcs et jardins.

Un premier crochet à gauche nous permet de voir un ancien bassin de répartition des eaux du canal, aujourd'hui en ruine. On grimpe sur la colline pour profiter du panorama sur toute la ville jusqu'à la mer et vers les collines de l'Étoile au nord qu'on espère rejoindre en prolongeant la trame verte.

On quitte le parc vers le Nord par l'avenue Prosper-Mérimée en traversant les deux grandes pelouses intensément utilisées par les promeneur-se-s, on fait le tour des anciens bassins, où les arbres sont tellement grands qu'on se promène à l'ombre.

Un projet de coulée verte qui n'a pas été fait, mais qui avait été formulé par Jollivet au début des années 1980 : au lieu de buser le dérivation du canal Longchamp, on aurait pu en faire une ligne de parcs.





Istres les doigts verts

Istres est un vieux village et une ville nouvelle. Entre étangs, collines et plaine de la Crau, les ZACs des Salles, de Trigance, des Quatres-Vents, de Romaniquette se remplissent durant les années 1970 et 1980. Ces plans ont prévu parcs, espaces verts, mails piétons, chemins d'écoliers que nous arpenterons dans le calme et la volupté.

Une journée complète à explorer cette ville nouvelle, pour y apprendre ensemble comment la nature rend service à la vie urbaine, et comment elle nous aidera à nous adapter au changement climatique. L'action municipale, à travers les actions d'urbanisme passées, en cours et du rôle du service des espaces verts, y sera éloquent et exemplaire.

On se retrouve dimanche matin vers 9h45 à l'Office du tourisme d'Istres, devant nous passe la marche violette contre les féminicides : à la main des fleurs blanches offertes par les fleuristes d'Istres. Ici la nature, par les fleurs, représente des vies de femmes arrachées par le sexisme.

Istres, l'huître ville-nouvelle

Istres c'est un vieux village provençal construit avec les pierres de la région : un calcaire légèrement jaunâtre, au bord de l'étang de l'olivier. Dans le calcaire de la porte d'Arles, entrée de la vieille ville, on voit affleurer des fossiles de coquilles d'huître encore appelées huîtres. Et c'est des huîtres que la ville d'Istres hériterait de son nom Istreia/Ostreia.

Autour de ce village a été construite une ville nouvelle. En 1964, sous Pompidou, on projette à Fos-sur-Mer la création de la plus grande zone industrielle française, sous le climat clément de la Méditerranée. Un rêve de sidérurgie à fleur d'eau. En 1968, est décidé de ne pas faire une grosse ville nouvelle pour accueillir les ouvriers et leurs familles, mais d'étendre les villages existants de Fos, Vitrolles, Miramas,... et Istres. En 1972, est créé l'EPAREB, Établissement Public pour l'Aménagement des Rives de l'Etang de Berre, qui pilotera cette croissance au nom de l'Etat. En son sein, le travail du paysagiste Georges Demouchy paraît remarquable : entre douce référence à l'antiquité et à la fiction californienne adolescente, une pensée écologique de prévention des risques et de respect de l'existant sera intégrée aux projets de ZAC (zone d'aménagement concerté). Accompagner la nature, plutôt que de la remodeler, il nous lègue un terrain d'expérimentation exemplaire qu'il est bon de fréquenter pour penser nos aménagements d'aujourd'hui.

La ville est posée sur de nombreuses collines et fonds de vallées. On a donc une tache urbaine carrée, coincée entre l'étang et la gigantesque base aérienne 125, qui date du début du 20^e siècle.

Corso, rocaille moussue et identité provençale

Petit tour par la ville ancienne, on y explore les savoir-faire des anciens à propos de la nature. L'allée Jean Jaurès est un Cours (prononcer le s final), forme urbaine typique en Provence, référence au Corso italien, une mode qui arrive au 17e siècle. Deux allées de platanes à feuilles caduques : ombrage en été, ouverture sur le soleil en hiver. Expression de l'intelligence des feuilles de ces arbres. Le Cours est tordu : marque de l'ancienne enceinte de la vieille ville. Piétonnisées, des parcelles démolies accueillent quelques arbres formant placette, dont des mélia beaux en toutes saisons et des micocouliers résistant aux maladies. On rencontre une fontaine moussue au fond du boulevard Paul Painlevé. Elle imite la formation naturelle de végétation dans les grottes. Cette drôle de protubérance moussue qui ruisselle de manière discontinue a une fonction rafraîchissante, douce humidité pour les canicules. Le bruit des gouttes d'eau trompe notre cerveau et lui donne des impressions de fraîcheur de fond de vallée. Certaines recherches de Nicolas l'ont conduit à soupçonner que le Centre Bourse de Marseille avait été, pendant un moment, pensé comme une rocaille moussue géante. Mais le réseau d'arrosage serait tombé en panne. Passant devant des cyprès de Florence et des oliviers en pots, Nicolas nous raconte la différence entre ce qu'on appelle les plantes écologiques et les plantes culturelles. Les premières sont soit déjà présentes, et on fait avec, soit sont introduites pour des fonctions écologiques : climatisation, maintien du sol, habitats potentiels, etc. Les secondes, les culturelles, sont identitaires, par exemple, les cyprès de



Florence, les lauriers roses et les oliviers : ces plantes sont plantées pour que l'on comprenne bien que nous sommes en Provence. On les trouve souvent près des mairies ou dans les centres touristiques.

On plante ce qu'on connaît

Nous quittons le centre ville en direction de la Romaniquette, en enjambant une branche du système Craponne. Le système Craponne est un système d'irrigation qui s'étend de Salon-en-Provence, Lamanon, jusqu'à Arles et irrigue toute la plaine de la Crau. La plaine demande un grand apport en eau pour la production du célèbre foin de Crau, seule culture d'alimentation animale détentricrice d'une AOC et AOP. Le marché du foin de Crau est mondial. Une deuxième branche de ce canal, celui de Boisgelin, cette fois-ci abandonnée, se trouve plus haut sur notre chemin. Les hauteurs sont moins fertiles, elles sont les premières zones délaissées quand les activités agricoles diminuent. Le canal d'irrigation remonté pour pouvoir arroser plus haut est devenu un fossé sec. C'est donc un signe de déprise agricole. Deux essences d'arbres plantés récemment attirent notre attention : le Catalpa et le Mélia Azedarach. Ces deux arbres sont arrivés ici pour des qualités ni écologiques ni culturelles, mais plutôt pour leurs qualités graphiques et pédagogiques, qui leur a valu d'être souvent dessinés dans les cours d'architectures et de rester ainsi dans les esprits des aménageurs, il y a même eu pendant longtemps un catalpa dans l'école d'archi de Paris. On plante ce qu'on connaît.

Chemins d'écoliers et grands parcs ordinaires

On se déplace en empruntant presque exclusivement des chemins d'écoliers. Ces chemins passent à l'arrière des maisons, dans des interstices aménagés pour que les enfants puissent aller à l'école à pied en toute sécurité. Ces sentes vertes internes, laissent apparaître de temps à autre de l'eau qui coule par-dessous : ce sont des passages aménagés par dessus les canaux de tout à l'heure : on utilise les infrastructures existantes pour en réinventer l'usage. D'autres sentes sont des espaces conservés entre les maisons et d'anciens fronts de tailles de carrière. Les enfants, mais aussi les insectes, les plantes, de petits animaux, et des imaginaires loin du tout-au-béton et du tout-à-la-voiture peuvent toujours s'y frayer un chemin. On voit très peu le goudron et les voitures, la ville nous offre un tapis paradis.

Arrivée au Parc de la Conque. Nous entrons depuis une sente pédestre du côté du chemin du Cros de la Carrière. C'est un petit parc très représentatif de la façon de penser de Demouchy : il joue avec les références à l'histoire du paysagisme qu'il réinvente avec l'existant. Il reprend des lignes de forces

dans le paysage : un front de taille, un bout d'aqueduc, sont intégrés pour dessiner un jardinier de cloître rêvé. Une petite gloriette en béton et en inox fait un peu plus loin, elle, référence aux grands jardins aristocratiques avec les matériaux du quotidien. La plupart des maisons qui entourent le parc sont des maisons en bois, recouvertes d'enduit imitation pierre, les tuiles sont en ciment, mais imitent l'argile. Le paysage est une fiction subtile par laquelle on se laisse doucement capturer.

Atriplex annonce le sel

En arrivant vers le parc de la Romaniquette, on croise quelques atriplex. Ces plantes sont les stars du réchauffement climatique. Peu demandeuses, elles poussent sur des sols très pauvres et contribuent à les reconstituer. Elles offrent de l'ombrage et de la protection contre le vent à d'autres essences, servent d'habitats à d'autres règnes. Ces plantes sont comestibles, légèrement salées et ce goût dit à nos papilles la présence non lointaine du sel.

Et finalement, depuis une autre gloriette en bord de falaise, signée Demouchy, notre vue s'ouvre sur la petite mer de Berre. La Romaniquette, c'est aussi le nom donné à la plage. Nous comprenons ainsi le rapport particulier que la ville entretient avec l'étang salé : on ne le voit presque pas. Istres est placée sur ce plateau qui commence en falaise au bord de l'étang et finit en pente douce jusqu'à la plaine de la Crau.

Décor de rond-point en dehors du centre du rond-point

Nous arrivons près de l'école primaire Jacqueline Auriol, par de nouvelles sentes pédestres, le chemin du bois joli. Nous retrouvons une route à voitures, que nous avons presque oubliée. Devant l'école, pour protéger les enfants des automobiles, est installé un parterre, une plate-bande sur un sol stérile et blanc (ici des coquillages, mais qui sont là comme référence au vide), avec des « points devis », probablement dessinés à l'ordinateur avec sur le plan, des points qui réfèrent directement au devis de la plante à installer. C'est un décor de centre de rond-point hors du centre du rond-point. Plutôt que d'intégrer des lignes de force et de laisser la place au vivant, le paysagisme ici pense par une fonction préalablement décidée : il faut que les enfants restent éloignés de la route, déviation artificielle des enfants, plutôt que ralentissement des véhicules motorisés.

Calcaire sculpté et embouchure artificielle

Nous nous échappons par le chemin de la Tortosa, qui nous fait longer une nouvelle fois l'étang de Berre en passant derrière une barre rocheuse. Le

calcaire tendre est soufflé par le vent, ne reste que le calcaire plus compact qui forme d'étonnantes architectures minérales. Une souche de bois mort montre un autre changement de mentalité dans la gestion des parcs : laisser le bois mort permet une meilleure régénérescence des sols. Là où nous avons tendance à tout « nettoyer », nous apprenons aujourd'hui à accompagner la façon dont la nature se recycle elle-même : les champignons pyrophiles décomposent le bois brûlé, et en fait de la matière organique pour nourrir l'écosystème.

La vue sur l'étang de Berre et la vue sur la centrale hydroélectrique de Saint-Chamas, embouchure artificielle de la Durance, nous invite à raconter la pollution à l'eau douce et les problèmes d'anoxie de l'étang : par grande chaleur l'eau tend à manquer d'oxygène, et le phénomène est amplifié par l'eau douce. Turbinée en quantité immense pour la production d'électricité, elle se met en surface, parce qu'elle est moins dense, et ne se mélange que très lentement avec l'eau plus salée de l'étang. Elle empêche l'oxygénation des strates d'eaux inférieures. L'usine de Saint-Chamas est un lieu d'appoint électrique pour toute la côte d'Azur. Les climatiseurs des habitant-e-s et des vacancier-ère-s de la côte forment un pic de consommation électrique qui demande aux centrales de turbiner d'autant plus en période de grosses chaleurs.





Du rien intelligent

Nous débouchons sur le plateau des Bolles, une autre zone de lotissements pensée par l'EPAREB. Des changements de couleurs sur les briquettes du sol racontent beaucoup, invitent aux usages, laissent deviner une référence lointaine à une antiquité grecque. En s'enfonçant dans le bâti, on emprunte une voie laissée derrière les maisons, dessinée par le front de taille d'une ancienne carrière, ombragée et humide. On s'aventure entre les maisonnettes, qui s'organisent entre des petites placettes triangulaires avec quelques arbres, elles ouvrent des espaces où l'on n'est pas trop vu, où l'on peut sortir d'un régime de performance et de productivité. Ces endroits invitent à rêver à partir de rien.

La démonstration des aménagements nous invitent à penser du rien intelligent, en changeant les couleurs des briquettes au sol, ce sont d'autres espaces qui s'ouvrent, sans trottoirs, on ne sait plus quels espaces sont destinés à la voiture et lesquels sont destinés au piéton-ne-s. Les rues ne sont pas droites, les espaces sont appelés à être des espaces qui se négocient, c'est-à-dire, des espaces où l'on se rencontre.

Dans cette philosophie, trouver des manières justes d'intégrer l'existant à la planification est d'une importance capitale : une ancienne ferme traditionnelle a par exemple tellement été fondue dans le paysage des Bolles que personne ne la remarque.

Le parc autour de la départementale et le lotissement dans la pinède

Nous commençons à voir au loin, en contrebas, les Quatres Vents. ZAC, Zone d'Aménagement Concerté, on s'attache d'autant plus à son chez-soi lorsque l'on a son mot à dire sur son dessin... Le plan d'aménagement prend deux barres d'immeubles des années 50 comme ligne de force, se construit autour et est parsemé de bouts de pinède qu'on n'a pas coupée : au lieu de faire de la ville et de rajouter de la nature après, on laisse des trames de nature dans la façon de composer la ville. On a des arbres qui sont d'emblée à maturité et dans des écosystèmes déjà adaptés.

Mais avant de se lancer plus avant dans les Quatre Vents, nous passons par le parc des Salles. Il conserve comme axe de composition une ancienne départementale détournée. Ici c'est de l'ancien « urbain » qui sert à organiser de la « nature ». C'est là qu'on s'arrête pour manger.



Rocaille fictive pour 4 voies

Pont du parc, signé Bernard Lassus, avec grille d'abeilles sculptées en fer forgé, s'inspirant des pratiques des papis dans le nord. Le pont est une fausse rocaille, inventée de toute pièce, dans lesquels on aurait creusé le passage pour la route. Mais quand on tape sur la roche, c'est creux, c'est du polyester recouvert de ciment. On passe sur la rocaille fictive comme si on ne quittait pas le parc.

Sous le pont : on voit 4 voies, des immenses ronds-points : Istres a été une ville test de la voirie, on y a expérimenté les ronds-points. On s'est rendu compte qu'ils étaient beaucoup trop grands. Quand Istres est devenue sous-préfecture du département, il y a eu une spéculation immobilière qui attendait 200 000 habitants, or on est resté à 49 000. Les infrastructures sont immenses, la population y est fictive. C'est comme un rêve de ville faite de maisons individuelles avec garage pour un peuple manquant.



La Nature c'est ici

École ouverte, la cour de récré est la pinède d'à côté. « La nature, c'est ici ! », nous crie un enfant au milieu d'un stade de foot. On marche vite, sentiers pédestres, pédibus, arrière couloir sans véhicules : très important la façon dont c'est entretenu. Pourtant, on n'y croise personne.

Fossé drainant. Piscines olympiques, plus qu'à Marseille. Paysages composites de la fin du parcours, des cinémas, une ancienne patinoire, des salles de spectacles, on entend chanter « joyeux anniversaire » par une fenêtre...

On est en retard on doit arriver pour 17h au centre ville d'Istres. On perd un peu le fil... Une immense villa romaine en béton avec colonnades nous surprend sur la droite. La fiction semble prendre le dessus sur la réalité. On prend conscience qu'on a pu traverser toute la ville par ses coulisses, au calme, dans des longs doigts de verdure, et que ça fait vraiment du bien.





Le grand park de la colline Perrier

Quartiers Perrier et la Plage. Considérer cette colline peu fréquentée comme sublime continuité de parcs, en utilisant opportunément ses rares accès.

Retrouvailles à la sortie du métro Perrier, sur le boulevard du Prado. Aujourd'hui, nous allons explorer ce que Nicolas nomme « le grand park de la colline Perrier ». L'endroit avec le plus de résidences fermées de haut standing de Marseille. Les jardins y sont foisonnants et très luxueux, et nous racontent beaucoup de l'histoire du rapport entre Marseille et la nature en ville. Le propos, c'est de considérer cette colline comme un grand parc. C'est un parc qui n'existe pas administrativement, mais auquel on peut commencer à donner un semblant d'existence en collectionnant les trous dans les grillages, les portes qui ont l'air fermé mais qui ne le sont pas, en essayant d'utiliser toutes les opportunités pour entrer dans ces terrains-là qui sont pour la plupart du temps fermés, interdits et inaccessibles.

On fera une ascension du boulevard Perrier, mais en ne montant pas tout droit, par esprit de contradiction. On va passer au 9 rue Mireille, puis emprunter un passage secret vers le sommet de la colline Perrier, où on sera entouré de résidences fermées qu'on pourra voir par en haut. Après nous passerons dans un trou dans le grillage vers la Pinède de la Cadenelle, un très beau morceau de forêt très bien entretenu, pour descendre et aller voir les aménagements de la Plage, pour dire qu'on aura vu la mer. On remontera par la traverse Picasso, toute longue, toute raide. Elle fait la limite entre le 7^e et le 8^e arrondissement. Elle est pile entre le Parc Talabot et la Cadenelle. Ghettos du Gotha et Gotha du ghetto. Avec le Laboratoire Population Environnement et Développement (LPED), ça a été calculé, dans ce quartier il y a 0,01 % d'espace public : c'est la traverse Picasso, appelée traverse des Colonies sur les cartes anciennes. On se retrouve au sommet de la colline Perrier, et au lieu de redescendre vers la résidence fermée de la Cadenelle, on descendra par la résidence fermée Commandant Flotte, qui en est une autre. Après on passera par le square Rivet. C'est une très belle cité-jardin, sauf qu'à la place des logements sociaux prévus, ce sont des châteaux-consulats. En route !

L'eau sous les arbres ou la clim

Premier arrêt, sur le boulevard du Prado, devant le jardin Saint Joseph de Cluny, l'un de nombreux parcs privés du quartier que l'on peut admirer



derrière un portail. On voit une très belle rocaille. C'est une fausse grotte. Elle va mal, fissurée et étayée. C'est un faux morceaux de nature sculpté dans du ciment frais. Des pierres empégueées dans du ciment. Dans le parc on voit des micocouliers, des lauriers roses, des grenadiers avec leurs fleurs rouges, vermillons, presque oranges, des petits chênes. C'est un bouquet, un ikebana reprenant les variétés du paysage provençal. Alors pourquoi la grotte comme motif? La grotte c'est la fraîcheur. C'est l'un des savoir-faire des grands bourgeois pour pouvoir passer l'été à Marseille. Il fallait un château avec un parc. Et dans le parc, il faut des arbres pour être à l'ombre et sous l'ombre, il fallait de l'eau qui coule pour la fraîcheur. La grotte c'est ça, c'est l'évocation de la vallée alpine. On le voit par exemple au Parc Longchamp : on fait des grottes humides avec des stalactites qui gouttent. On recrée l'imaginaire de la fraîcheur. Ça fait beaucoup de bien. Christian Tamiisier dit : les Marseillais avant ils avaient l'eau, maintenant, ils ont la clim. L'air co remplace ces anciennes techniques, et comme ça va peut-être être interdit l'air co, il va sans doute falloir s'inspirer de ces vieilles techniques de faire passer de l'eau sous des arbres.

Triade du trottoir

Plus loin, nous glissons dans une petite traverse aux abords du boulevard Perrier. On voit différents âges sur la traverse. On le voit parce qu'elle est plus étroite par endroits. Elle devait être assez étroite et puis quand les bâtiments vont se renouveler les siècles suivants, ils vont se mettre en retrait. C'est un témoignage de l'histoire, et en même temps on ne court pas après

l'alignement. C'est tranquille, ça ne change pas le monde d'avoir les bâtiments bien alignés. Ça nous fait une toute petite séquence où les petits jardins anciens passent par-dessus le mur et font quasiment une nef végétale et ça, ça change la rue.

Tout au long du mur, on voit la fameuse triade des trottoirs. Le pissenlit (ou on ne sait pas mais en tous cas ça y ressemble), quand tu en manges tu pisses au lit, les gamins adorent, la roquette, et la pariétaire (ça vient de pariétale, ça grimpe sur les murs et ça fait des jardins verticaux). On a eu le confinement, les nouvelles normes sur l'utilisation des produits phytosanitaires, les plantes n'ont pas encore été nettoyées au karcher ou coupées au rotofil. Le grand public a horreur de ces bords de route végétalisés. Ça fait des caniveaux pleins de bordilles, pleins de déchets, ça fait une impression de sale parce qu'on y trouve les mégots et les cellophanes de paquet de cigarette. Mais en réalité on pourrait voir ça comme des micro jardins linéaires le long des caniveaux. En été, ça va sécher, ce sera tout jaune, il n'y aura plus rien. Ou alors elle vont être coupées, parce que c'est bientôt les élections.



Immeuble Pot de Fleur

Zigzagant autour du boulevard Perrier, par Jean Mermoz, rue de Cluny, rue Daumier, rue du Commandant Roland, on voit de nombreux immeubles où la nature est intensivement tenue. Des pelouses sans doute nickel depuis 60 ans, des petits ifs en pointe, des massifs de fleurs au garde-à-vous et des géraniums qui sentent bon et éloignent les moustiques.

Des nouvelles constructions de moins de 20 ans remplies de balcons qui de-

viennent eux-mêmes des petits jardins privatifs. L'immeuble tout en balcons devient un porte-pot avec des palmiers, des lauriers roses, des grimpants sculptés en treille pour donner de l'ombre.

Les balcons comme pièces extérieures, c'est une importation des années 1890. C'est une manière de vivre dans ces centres très urbanisés. On vit dans des immeubles collectifs assez hauts, on n'a plus de jardins, alors on réinvente l'extérieur. Les grands balcons c'est une mode qui s'est généralisée, c'est devenu une pièce à vivre où l'on peut mettre une table et manger ensemble. Aujourd'hui, pas de balcons, pas de clients. Sauf parfois dans le « pour-les-pauvres »..



Courée ouvrière avec pouvoir d'achat

Pour observer de beaux grands balcons, Nicolas nous fait entrer en cœur d'îlot sur la façade arrière des grandes maisons de la rue Paradis par la rue d'Alsace. On y trouve un témoignage de l'ancienne mixité sociale du quartier. Des volumes de courées ouvrières, avec leurs accès par escaliers indépendants comme on pourrait en voir à l'Estaque, à Saint Mauront, à la Belle de Mai. C'est rénové et bien entretenu avec un petit parking ombragé. On a là, arrière rue Paradis, ce que pourraient devenir ces autres quartiers si leurs pouvoirs d'achat étaient décuplés.

Du haut de la colline Perrier

Du haut du boulevard Perrier, après qu'il est devenu route de montagne traversée d'escaliers pour grimper la colline, on se retourne avec une vue sur un large morceau de ville, tout compte fait très arboré. Marseille va



jusque très loin, jusqu'au Piémont de Taoumé, au Garlaban, vers Eoures, les Vaudrans. C'est très vert. C'est pas une ville si minérale que ça. C'est pas si dense que ça. C'est encore une espèce de ville terroir jardinée en train de muter. Quand on voit ça, on se dit qu'il faudra pas qu'elle perde cela en mutant. Il ne faut pas faire du vert nouveau à tout prix, mais garder l'existant et le rendre accessible.

Du haut du parc Perrier, après une petite chicane de servitude publique sur une voie privée, dans un parc public mais d'accès compliqué, on revoit la ville, sous un autre angle. Cette fois, c'est une grande colline verte avec de nombreux immeubles collectifs assez hauts, mais qui font la place belle au vert. On voit la carrière Perasso au loin, à la Panouze, où l'on concasse la pierre dure de Marseille pour pouvoir charger les bétons. Et derrière, les toits jardinés de la résidence de la Cadenelle. Autour de nous, c'est que des voies en impasse. On ne passe pas, c'est pas traversable. On est entre des territoires fermés, mis bords à bords.

Le génie technique de la très grande bourgeoisie d'affaire marseillaise

On voit la Bonne Mère, on est sur la partie sud du Roucas, la grosse colline de Notre Dame de la Garde. Le rocher était très sec. Ce n'est que quand le canal de Marseille arrive — il arrive au Palais Longchamp en 1848, l'eau arrive en 48 et après on va faire des radicales, on va faire des dérivations du canal et amener l'eau partout — que l'on peut s'installer.

C'est Paulin Talbot, ingénieur polytechnique, diplômé en 1812, Saint-Simonien, qui fait venir l'eau sur le Roucas. C'est un des pionniers qui vont arpenter le Sinaï pour voir où mettre le canal de Suez dans les années 1830. Dès les années 1840, il est pionnier dans les voies ferrées françaises. On lui demande de faire un canal entre Nîmes et Alès, pour les mines de charbon, mais il n'y a pas assez d'eau. Il va en Angleterre où il étudie les *railroads* et ramène la voie ferrée. Après, il fait Marseille-Avignon, puis Avignon-Lyon et rachète le Paris-Lyon. Il est le fondateur du fameux PLM, Paris-Lyon-Méditerranée, si central pour comprendre l'histoire de la ville... Il était totalement *fond of* Marseille et a beaucoup œuvré à sa transformation. C'est la pensée Saint-Simonienne. C'est la pensée que la ville de Marseille serait la grande ville principale d'un monde nouveau. Un monde qui allierait le génie technique européen à la ferveur et l'enthousiasme du Moyen-Orient, savoir-faire et vitalité. Et le centre de cet univers-là, c'est son immeuble des docks à la Joliette. Donc, il s'installe à Marseille en 1860 et fonde son château, il fait venir l'eau, il fait venir le canal. Avant, il possédait le parc Borély qu'il échange avec la ville de Marseille pour les affaires, et décide d'installer son château sur le rocher. Tout le monde lui dit qu'il est malade de s'installer sur le Roucas, que c'est une pierre sèche. Pourtant, il fait venir les terres de creusement du canal de Suez, il y plante des essences qu'il a collectées dans le monde entier et il les arrose avec l'eau de la Durance grâce à la dérivation du canal. Il invente un petit paradis exotique à partir d'un désert.



Au même moment, est construite la corniche Kennedy. Avec son château, il lance la corniche. Avant il n'y avait rien et aujourd'hui, la corniche est un des points immobiliers les plus chers d'Europe. Au même moment encore, Fraissinet s'installe à côté. C'est un grand armateur marseillais. La campagne Fraissinet deviendra la Cadenelle. La Cadenelle et le parc Talabot, côte à côte, ne communiquent pas. On n'a pas de maillage urbain, des routes sont barrées, on cherche à se vivre comme enclavé. C'est le début des grandes résidences fermées à Marseille.

Footballeurs et banquiers dans la Pinède



Par un trou dans le grillage, on redescend le rocher vers la mer, par la Cadenelle. La Cadenelle, c'est plus ou moins 800 appartements pour 2000 habitant-e-s. C'est une résidence fermée de haut standing. Et même de très haut standing, il y a des variations. La tour centrale, par effet d'agglomération, est la plus chère. On y trouve des banquiers, des footballeurs, etc. La Cadenelle s'installe sur la grande campagne Fraissinet. On n'y trouve que très peu de traces, à part une grande balustrade. Ils ont probablement gardé les allées, installées sur les terres les plus carrossables pour construire des routes où faire passer leurs bagnoles. Le parti pris est très moderne. On bâtit des immeubles collectifs en hauteur avec des parkings situés en dessous. Ça permet de préserver la nature et on en profite bien. Les aménagements



intérieurs sont très luxueux, et on se promène dans une pinède naturelle qui n'a pas brûlé, qui est bien entretenue. Une petite pinède privée à côté du centre ville. Les troncs d'arbres morts sont laissés au sol. On ne peut pas se permettre de retirer de matière organique ici, sinon on arrive sur le rocher. Donc, dès qu'on fauche, qu'un arbre tombe, on laisse tout sur le sol, ça fait des micro-habitats et ça refait du sol. Il n'y a pas de transport en commun qui vient jusque là. Seulement un bus spécial pour le personnel ménager.

Style balnéo-bancaire

Sur le deuxième Prado, il y a plein de petits châteaux, qui soit ont été gardés tels quels, soit ont été remplacés par des palais de verre teinté modernes comme chez HSBC, où se sont installées des banques. Nicolas invente le style « balnéo-bancaire » pour qualifier ce qui s'avère être le vrai centre du business marseillais. Ce n'est pas Euromed, ce n'est pas la place Estrangin, c'est ici que sont venues s'installer toutes les grandes banques. C'est un centre d'affaire non planifié, non vu par les géographes, non programmé par l'agence d'urbanisme.

Aménagement de La Plage et la grande Palmeraie de Marseille Sud

La Plage a son quantum de logement sociaux. Ce sont des petites barres de trois étages sur rez-de-chaussée. C'est tout joli, tout mignon. C'est plutôt une logique d'attribution aux employés municipaux méritants que du vé-

ritable logement social. Plutôt que de gérer l'urgence, on fait des cadeaux aux copain-ine-s. La plage est construite avec les remblais du métro. Et l'on voit une jeune pousse oubliée de palmier-dattier dans les pas d'arbres. C'est l'avenir de Marseille, nous annonce Nicolas. C'est hyper costaud, ça casse le béton. Si on arrêtaient l'entretien, Marseille Sud deviendrait une grande palmeraie de béton et de bitume crevassés. On prend un café en bord de mer avant de repartir arpenter la colline.

Des caniveaux publics et des caniveaux privés

Nous entrons dans le parc Paulin Talabot. Il a été question pendant un moment de faire dans l'ancienne campagne Talabot un grand jardin botanique public, mais il fut racheté par des lotisseurs privés. Les voiries sont probablement d'anciennes allées du parc. Pour les voiries, c'est le lotisseur qui prend à sa charge les aménagements, routes, trottoirs, caniveaux, lampadaires et les rétrocède ensuite à la ville de Marseille. Mais la ville de Marseille, à l'époque, argumente que la reprise en charge de ces voiries lui coûterai trop cher. La rétrocession n'a pas lieu, même si la ville finance tout de même leur entretien. On est là devant un paradoxe de voiries privées qui auraient dû être publiques mais qui ne le sont pas. Il faut passer un portail, qui souvent n'est pas fermé, et c'est un endroit avec les plus belles maisons de Marseille. Le résultat c'est qu'on peut voir une voirie du début du 20^e siècle qui n'a pas subi les requalifications de Defferre dans les années 60 du tout dédié à la bagnole. Le caniveau est magnifique : un pavage de grès du Var monté à sable sur du sol sans ciment. Ça fait un caniveau perméable, qui en plus de canaliser les eaux de pluie leur permet de réhydrater les sols. Sur les voiries



publiques, aujourd'hui, on doit pouvoir assurer le passage des camions. Les camions de nettoyage, les camions de pompiers, les camions de livraison. On coule une dalle de béton de 30 cm d'épaisseur, et dessus on colle une peau de 15 cm qui imite ça, des faux sols du 19^e, mais imperméables. Les lois européennes de sécurité routière rendent difficiles la possibilité de faire des caniveaux perméables.

De la traverse Picasso un rêve de Canebière

On remonte vers la colline Perrier en prenant la traverse Picasso, appelée sur les anciennes cartes « traverse des Colonies ». C'est la plus belle traverse de Marseille, nous dit Nicolas. Elle relie la Bonne Mère à la plage. Pas du tout carrossable, les voitures ne peuvent pas passer, 100 % piétonne, fréquentée, très bel usage, parc linéaire. On a le couvert végétal qui passe au-dessus, on est dans une rue complètement à l'ombre. Il n'y a plus les roto brosses donc on laisse les feuilles entassées là où les pieds ne les chassent pas redevenir du sol. Ça fait des jardins latéraux. Il y a même l'eau parce que le massif là, maçonné sur la gauche, c'est l'exutoire du château d'eau qu'on verra plus haut qui s'appelle de Lacédémone. La traverse a un gabarit ancien, mille histoires, le calme. Le projet de Nicolas pour la Canebière.



Monographie de rivières

Le dernier secret de la nature en ville, et sans nul doute l'un des plus importants, ce sont les cours d'eaux. Nicolas nous emmène dans un cycle de monographies des rivières métropolitaines, de la source à l'embouchure. On contemple en marchant l'énigme de toutes les villes : comment faire avec l'eau ? L'eau c'est la possibilité de la vie, de l'agriculture, du transport, c'est la force hydraulique, la fraîcheur, c'est ce qu'on boit, c'est ce avec quoi on lave, la ville a besoin de l'eau. Mais l'eau ça déborde en inondation, ça fait des marécages spongieux inconstructibles, ça fait bouger les lignes de propriété, ça transporte les pollutions dans les jardins... Réussir à ce que l'eau qui tombe du ciel, arrive propre dans la mer, et qu'elle abreuve les sols et rafraîchisse les vivants, aussi à travers nos villes, c'est une aventure.





La monographie de la Cadière

On se retrouve ce matin sur le Rond-Point de Fontblanche à Vitrolles. C'est une réalité fluide qui sera notre guide aujourd'hui, nous allons suivre l'eau qui coule. La Cadière. Une monographie. Nous allons raconter par nos pieds l'histoire de ce petit cours d'eau qui jaillit des calcaires du plateau de l'Arbois pour se jeter en estuaire dans l'étang de Bolmon. Nicolas voudrait qu'on raconte l'histoire de ce cours d'eau et que l'on suive l'eau dans ses aventures à travers Vitrolles, Saint-Victoret et Marignane, la suivre dans tous ses méandres, tous les détours qui lui permettent de traverser ces urbanisations intenses et toutes les formes que les humains vivants sur son chemin ont données à cette cohabitation. C'est une rivière urbaine. Que nous raconte une rivière de nos manières d'habiter le monde? Nicolas voudrait que l'on devienne tous des experts de cette rivière-ci, et qu'après on puisse transmettre le mot sur ce que fait, ici, la Cadière.

La Cadière se jette dans l'étang de Bolmon, lui-même connecté à l'étang de Berre par le cordon du Jaï, lui-même, se jetant dans la Méditerranée par le chenal de Caronte, et considéré comme une lagune : l'eau que l'on suit ne se jette dans aucun autre cours avant la mer, ce qui lui vaut par définition le nom technique de fleuve-côtier. Cela pourrait paraître anodin, mais les noms que les humains choisissent ont un impact sur les cohabitations possibles : par exemple, être fleuve ou être rivière ne confère pas le même statut juridique. Le lit d'un fleuve est propriété de l'État, pas le lit d'une rivière.



Et quid du chevelu de ses affluents ? Son bassin hydrographique de 80 km² ? Le Bondon qui traverse une bonne partie du plateau de Vitrolles, quand on dit qu'il se jette dans la Cadière, qui a décidé que c'était lui qui se jetait en elle et non elle qui se jetait en lui ? Si c'est une question de débit, est-ce le débit maximal, le débit moyen, ou un débit constant est-il plus important ? Si c'est une question de longueur : qui sait vraiment où commence un cours d'eau, sa véritable source ? Il arrive même parfois qu'à la confluence de deux cours d'eaux, ce soit un troisième cours d'eau qui naisse.

Nous suivrons donc ce qui a été nommé Cadière, suivre ce ruisseau de 15,5 km pour mieux comprendre. Nicolas nous met en garde : un bout du chemin s'est effondré. Tous les arbres sont peignés, certains arrachés, les déchets sont remontés hauts sur les berges. Nous rencontrons la Cadière dans un moment particulier de sa vie : elle vient de sortir de ses gonds. Elle nous montre un épisode post-apocalyptique, un petit Akira. Elle vient de connaître deux crues importantes en un mois, ce qui rappelle à chacun les dangers de la cohabitation avec l'eau quand on ne lui prête pas assez attention : inondations et modification du cours. Après ces mises en garde, nous nous mettons en route vers la source de l'Infernet, où la Cadière naît d'une résurgence, c'est ici que la nappe phréatique émerge des calcaires tendres du plateau de l'Arbois, puis bondit en cascade, spectacle que nous ne verrons pas. Le chemin s'étant partiellement effondré, a été barricadé par la ville.





Le premier paysage que nous rencontrons pour accéder à la source, ne se fait pas par la Cadière, ou plutôt, si, mais par une Cadière dérivée, un ancien béal agricole qui a été conservé comme élément de paysagisme. C'est un haut lieu d'expérimentation urbanistique et paysagère, un chef d'œuvre oublié, dira Nicolas, d'intégration de la nature : la ZAC (Zone d'Aménagement Concerté) de la ferme de Croze. En 1964, à Fos, on voudrait installer une ville nouvelle, capable d'accueillir les travailleurs et leurs familles arrivant en masse pour le projet Grand Delta, nouveau pôle industriel à fleur d'eau. Le projet de ville nouvelle a été dispersé à Fos, Istres, Miramas et de l'autre côté de l'étang : Vitrolles. Mandaté pour cette mission, l'EPAREB (Établissement Public pour l'Aménagement des Rives de l'Étang de Berre) est un établissement public œuvrant de 1973 à 2001 pour piloter cette ville nouvelle. Ce sont des hippies, dit Nicolas, ils ont une grande indépendance imaginative, mais ils font avec le marché : des petites maisons individuelles d'accord, mais des petites maisons individuelles groupées, qui se tiennent par les épaules. Georges Demouchy, paysagiste formé à l'école de Blois, signe dans cette ZAC son chef d'œuvre. Il note tout, fait un relevé fin du terrain. Les arbres remarquables et l'ancienne ferme sont conservés. Les anciens beals d'irrigation deviennent décor urbain. On traverse légèrement étourdi toute cette étonnante ville nouvelle, décorée par le chemin de l'eau, rigoles, petites cascades et fontaines, bassins en collier de perles et de bassins d'inondation non imperméabilisés et inconstructibles. Le tout est très végétalisé, les oiseaux chantent. C'est une sorte de cité jardin irriguée, aux ambiances

soignées et rafraîchissantes. Aux tons rosâtres qui se marient bien avec l'automne tirant vers sa fin. Ici, les arbres sont vieux, et les murs parfois se détournent pour ne pas les gêner. Les bassins se font par endroits mares, tableaux anglais du 19^e. On passe devant un érable et quelques déchets dans l'eau nous rappellent que c'est réel. Hyper réel.

On voit le lieu de la prise d'eau : un barrage pour relever le niveau du ruisseau, et le départ de la rigole cimentée. Un petit ponton a été aménagé pour qu'on puisse bien voir le fonctionnement de la prise. Le barrage est en voûte aplatie de pierre.

Nous tombons finalement sur le chemin de l'Infernet, interdit suite aux effondrements des berges. Carole et Sarah sont passées par-là, il y a peu, elles expliquent que l'interdiction n'est pas indiquée quand on arrive par l'autre bout, et racontent les barrières tombées, les moments difficiles, avoir rampé sous les bambous, et le conseil d'un passant nous convainc de ne pas nous aventurer plus loin. C'est une évocation chorale qui se fera alors de la source de l'Infernet : toutes celles et ceux qui l'ont déjà vue en parlent, des étoiles dans les yeux : depuis une grotte cachée par deux figuiers, l'eau jaillit et trois trous d'eaux où l'on peut se baigner au calme accueillent la cascade.

Jaillissant du plateau de l'Arbois, l'eau de la Cadière est grossie des pertes du bassin de Réaltor et du canal de Marseille. Elle a un débit permanent depuis le détournement des eaux de la Durance, ajoute Julie, pour qui l'histoire est





importante. Entre la source et nous, une zone incendiée précise Sarah, d'il y a pas trop longtemps, des petits arbres tendres poussent au milieu des troncs calcinés. L'incendie date de 2016. Incendie et crue sont les deux risques permanents de la Provence.

On retourne vers la cité jardin pour longer la rivière jusqu'à la ferme de Croze avec son allée de platanes malades au sud, forme géniale de l'adaptation au climat provençal. Ici se faisaient deux récoltes de blé par an, ce qui consomme énormément d'eau : tout se faisait par irrigation gravitaire : on laisse couler l'eau, et ça implique que les champs soient en plans inclinés.

On traverse l'ancienne route nationale. La Cadière est busée dans un « u » en béton. Deux formes gardent la mémoire du lieu. D'abord un garage, qui est un ancien moulin à eau qui au fil de l'histoire des techniques est devenu ce garage : on n'utilise plus l'eau, mais l'emplacement reste. Ensuite un resto routier de bord de route près du pont, la route amène des clients, l'eau leur donnera la fraîcheur. Le tracé est antique, ce sont les constructions qui changent. On passe devant un QG de gilets jaunes où apparaît en grand : ZINEB REDOUANE, NI OUBLI, NI PARDON. C'est aujourd'hui la marche de dénonciation des violences policières. Et pendant un temps, nous marchons en pensant à Zineb, décédée l'année passée, atteinte à la figure par une grenade lacrymogène, alors qu'elle observait par la fenêtre la manifestation.

On arrive au lac de la Tuilière. C'est un lac artificiel, dessiné par l'architecte François Spoerry, connu pour être l'architecte de Port Grimaud dans le Var. C'est un spécialiste des Venises artificielles, haï par la critique et adulé par les promoteurs. Son objectif était ici aussi, en bordure d'autoroute, à Vitrolles de faire une petite cité lacustre vénitienne. Le lac a été creusé, mais jamais les immeubles sur pilotis n'ont été construits sur lui. Aujourd'hui, on y amène des alevins, jeunes poissons, pour alimenter le parcours familial de pêche.



En contrebas du lac, un évènement majeur dans la vie du fleuve: la confluence avec le ruisseau du Bondon, le principal affluent de la Cadière. Une petite gloriette célèbre leur union, un *tempietto* perso-romain avec un petit bassin central et des colonnes en béton moulées dans un carton dont on voit encore les traces. Deux divinités se rencontrent et deviennent une. Pour la première fois depuis le début de notre marche, nous allons devoir quitter le bord de l'eau. L'autoroute passe par-dessus le ruisseau et sans se mettre complètement à l'eau, il est impossible de traverser: l'eau coule sous trois ponts autoroutiers.

Pour la rejoindre il faudra passer par un pont au-dessus de l'autoroute d'où on lit en microrelief la vallée de la rivière. Arrivant à Saint-Victoret, nous pouvons sentir le passage entre les communes en termes de gestion de l'eau. L'habitat se resserre autour de l'eau, en zone inondable, inconstructible



mais déjà construit. Avec le réchauffement climatique, s'accélère le rythme des inondations et comme les berges du ruisseau sont déjà construites, elles sont moins perméables, les crues sont plus violentes et les actions de l'homme pour empêcher que le cours d'eau ne modifie son cours, sont de plus en plus onéreuses : palissades de planches, enrochements.

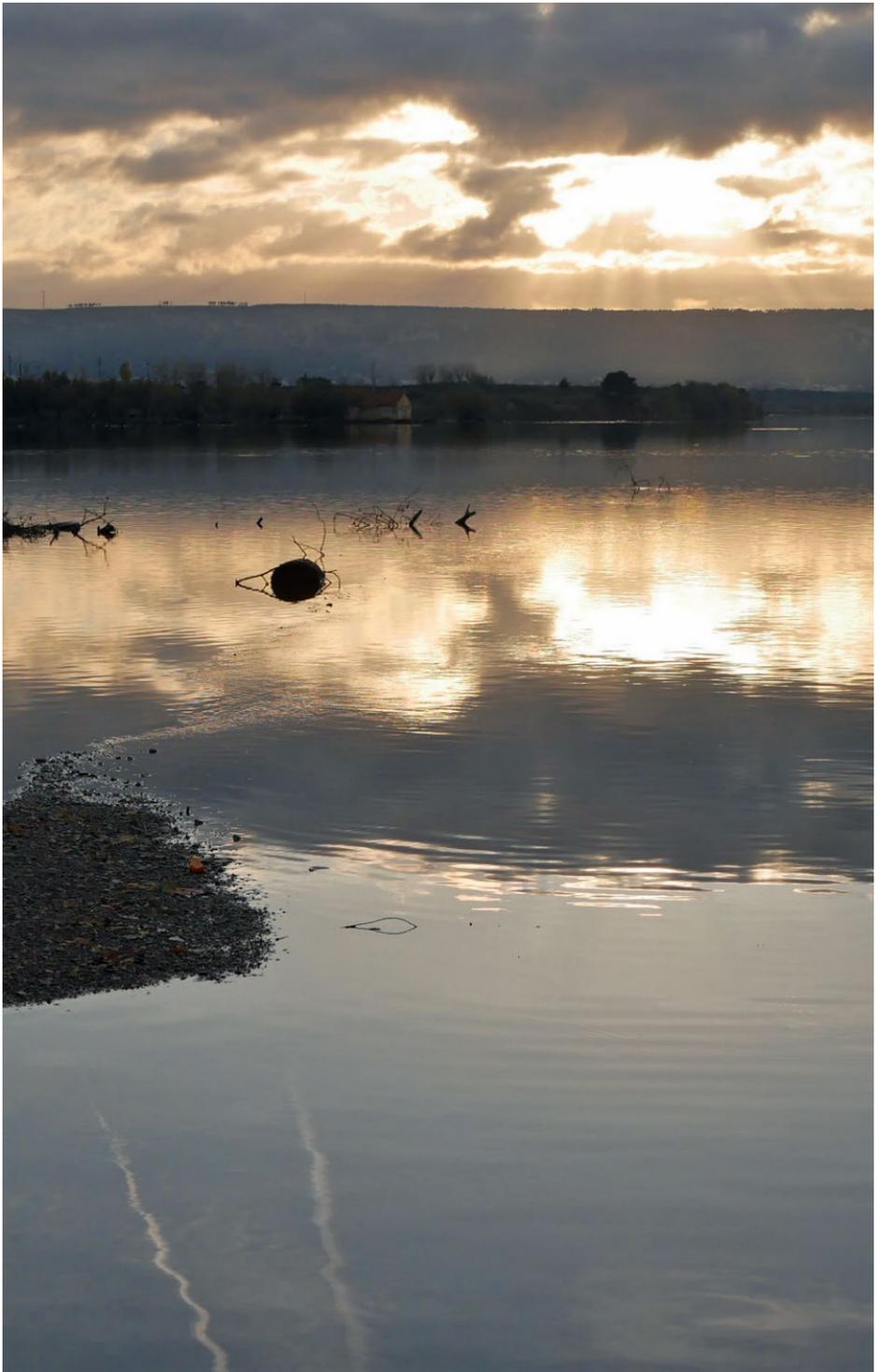
Dans une séquence qui nous surprend tous et toutes, nous nous retrouvons face à un ouvrage magnifique datant de 1850 permettant au chemin de fer de passer au-dessus de l'eau. C'est un pont à double arcade qui allie tout en subtilité le roman et le gothique. Et c'est devant cette ligne ferroviaire que nous ôtons nos chaussures pour traverser à gué, pour devenir expert-e-s de la Cadière, il faut au moins y avoir mis les pieds ! Nicolas, à moitié immergé espère, pour la beauté du geste, voir un train passer pour célébrer les différentes façons de traverser une frontière hydraulique.

De l'autre côté, après avoir rampé sous les cannes de Provence (le guide avait prévu des cartons pour garder nos genoux au sec) nous arrivons à la station d'épuration de Vitrolles, rénovée en 2008, preuve de la ténacité des luttes écologistes pour la qualité de l'eau autour de l'étang de Berre, hautement pollué. Après être passé-e-s devant deux chevaux qui semblaient un peu là par hasard, nous traversons un pont vers un rond-point où est célébré sur une colonne un canadiar. On mangera non loin de là.

Marignane. La rivière est busée, cachée dans un caisson sous routes et parkings depuis les années 1960. Nous traversons la commune en devinant l'eau qui coule quelque part, sous nos pieds. Mais au milieu de la ville, une autre surprise : le centre ville a totalement été abandonné. Avec l'arrivée de la voiture et des supermarchés, c'est tout le village historique qui s'est dépeuplé, totalement laissé à l'abandon, décor vide en lambeaux. Aux abords de ce centre vide, des ouvriers requalifient des chaussées, avec des pierres imitation pierres de Cassis, mais qui sont venues du Portugal avec les ouvriers.



Puis, de l'autre côté, ressurgit la Cadière qui nous mène tout doucement vers une fin beaucoup plus calme, alors que le soleil tombe et que la lumière orangée envahit nos cœurs, elle cesse de chanter, la cessation du roulis de l'eau dans les rochers annonce l'estuaire. Un petit esprit de Camargue nous prend en arrivant vers l'étang de Bolmon, à la surface miroitante, qui nous offre un double des ciex dans l'eau. Calme, élargie, elle finit de pousser ses limons qui forment une barre de hauts fonds.





Plombière, archéologie d'un ruisseau

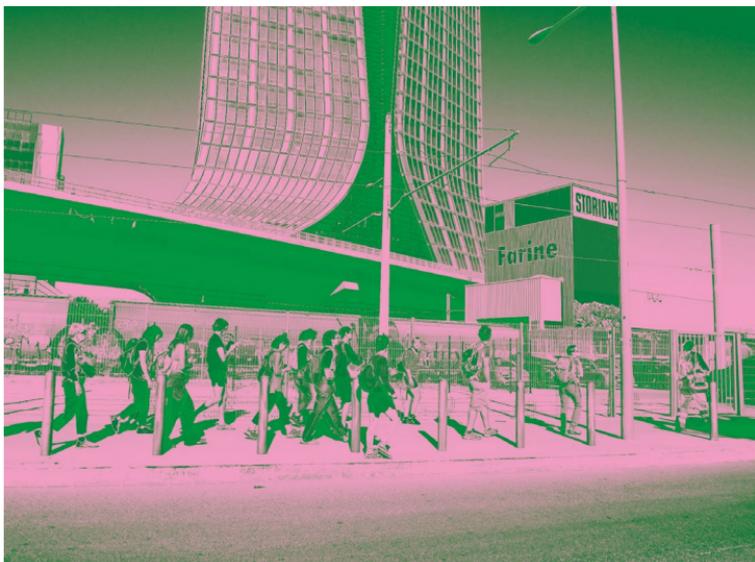
Quartiers Saint-Mauront, Saint-Barthélémy, Sainte-Marthe et le Merlan à la recherche d'un ruisseau entièrement recouvert par la ville.

Avec un bassin versant d'environ 20 kilomètres carrés, le ruisseau de Plombière reste le principal affluent du ruisseau des Aygaldes.

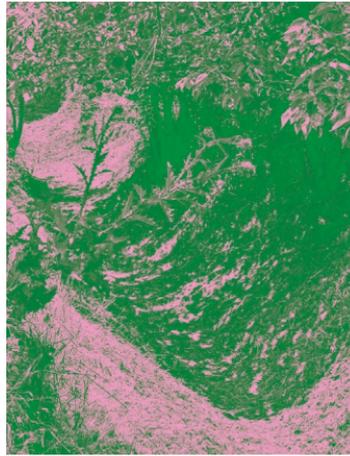
Le rembobinage de la vie d'une goutte d'eau tombée à Sainte-Marthe.

Le lit vide et le tuyau fantôme

Rendez-vous à Arenc Le Silo, terminus du tram. Au pied des tours CMA CGM et Mirabeau. On y voit une bascule à wagon, où est écrit « farine », une voie ferrée y amène le blé, amené à l'aide d'une pompe pneumatique jusqu'aux moulins Storione, site de l'ancien Moulin Magnant, qu'on voit dans l'axe de la rue Urbain V. Un moulin, c'est la trace qu'il y avait de l'eau. Ici, coulait un cours d'eau. Un petit ruisseau du nom de Plombière, aujourd'hui invisible. Busé, mis en tuyau, rejeté dans le ruisseau des Aygaldes, Plombière semble inexistant... Et pourtant, et pourtant, pour qui sait lire les traces, on voit bien qu'il est toujours là. Le lit d'un ruisseau, c'est une qualité géographique, nous dira Nicolas, il y reste un soupçon d'humidité. On se lance alors dans la trajectoire inverse d'une goutte d'eau qui serait tombée vers les hauts de Sainte-Marthe dans le ruisseau de Plombière, en quête de tous signes annonçant sa présence ou même le fantôme de sa présence.



Le fil que nous suivrons est double : une piste faite d'avaloirs, de tuyaux, de plaques d'égout ou d'infrastructures urbanistiques nous permet de sentir où l'eau a été détournée et dans quelles cavités le ruisseau a été enseveli. Une deuxième trajectoire faite de dessins invisibles de chemin gondolant, de ripisylves apparentes, d'inflexion inframince dans la route, ou des installations industrielles comme les moulins, révèle la présence passée d'un lit de ruisseau. Toujours sur le point d'entendre le roulis de l'eau qui coule.



Au pied de la tour, un tuyau en ciment emboîtable, dans un chantier à côté : « c'est à ça que ressemble Plombière aujourd'hui » dit Nicolas. En amont, nous verrons par un trou de clotûre l'ancien lit encore dessiné, étrangement vide, trace de l'absence.

Cette promenade nous demandera donc d'apprendre à lire les traces de ce qui n'est plus visible que par ses effets, qu'il soit passé ou dans un présent souterrain. Petit à petit nous devenons expert-es en traces. Les stratégies contre les inondations, les implantations industrielles, la forme des rues, et le végétal, fonctionneront pour nous comme le bâton pour le-la sourcier-ère, des indicateurs de l'eau tant recherchée.

« Un cours d'eau c'est une occasion de route »

Les creux, les pentes douces, les serpentines, beaucoup de nos routes actuelles racontent un ancien chemin qui dansait avec un ruisseau, voire une route moderne construite directement sur l'ancien lit du ruisseau busé. De nombreuses routes gardent la forme de ces dialogues avec les cours d'eaux

auprès desquels se rassemblent les humains. Apprendre à observer les ondulations de la ville autour des méandres de l'eau, c'est sans doute un premier pas pour en comprendre l'importance.

Nicolas nous raconte les logiques de rejets et de sympathie qu'il existe entre ruisseaux et chemins. On s'en approche le plus possible, le ruisseau c'est la fraîcheur et mille usages. Mais en même temps le risque d'inondation hante le chemin, et l'on voit souvent le chemin s'éloigner du ruisseau là où les pentes sont moins fortes : on évite les marécages.

La profondeur de creux qui permet de passer du parc au centre de l'échangeur de Plombière au boulevard du même nom est un exemple : il s'agit probablement d'une profondeur offerte par l'ancien ruisseau lui-même, on y a vu l'occasion d'un tunnel pour passer sous la route. Mais la prudence est requise, parce que l'eau qui tombe du ciel ne sait pas que le ruisseau n'est plus là. De nombreuses histoires d'inondations dramatiques hantent cet endroit et nous rappellent que l'eau ça peut être très dangereux.

On construit le long des ruisseaux mais le sol y est moins stable : les trous entre des barres d'immeubles, les ruptures dans une continuité du bâti, sont souvent signe que sous le sol, il se passe quelque chose. La présence de l'eau souterraine est ce qui explique la sortie du métro à hauteur de Bougainville :





creuser un trou pour y faire passer un métro dans des sols gorgés d'eau, c'est beaucoup plus compliqué et cela coûte beaucoup plus cher. C'est aussi la présence de la conduite forcée de Plombière ruisseau sous Plombière boulevard qui rend onéreuse la forme du pont autoroutier. Les piliers uniques au milieu du boulevard, laissant de part et d'autre passer le charroi, sont posés sur une large semelle afin de ne pas écraser la conduite souterraine du ruisseau.

**« Ce cours d'eau on le voit jamais
sauf quand il y a des inondations »**

L'eau se repère également par les préventions d'inondation qui lui sont opposées. C'est toujours cette même histoire à Marseille : on s'est trop rapproché de l'eau et on a oublié les grandes crues. On peut lire dans le paysage urbain des réponses aux inondations qui vont du détail à la grosse infrastructure.



Sur le chemin nous croisons la trémie au pied de la tour Zaha Hadid, qui est accompagnée de deux trémies non-visibles. Des rails pour batardeau aux entrées de garage vers bougainville. Des ouvriers grattant le sol du futur parc Euroméditerranée au pied de Félix Pyat pour renaturer le ruisseau des Aygaldes et permettre ainsi au parc d'absorber les eaux lors d'épisodes cévenols. Ici, le tracé même de la traverse Caravelle est celui d'un méandre. Des fossés absorbants et des bassins de rétention à la ZAC labellisée écoquartier par dérogation des Hauts de Sainte-Marthe, qui semble chercher à faire démonstration d'un savoir faire particulier en matière de gestion de l'eau.

Motifs industriels



Le nom des rues que nous croisons, et aussi ceux des arrêts de bus, nous révèle l'histoire industrielle qui s'est implantée le long du ruisseau. Les courbes des bâtiments nous laissent imaginer sa trace. De nombreuses industries cherchaient à se mettre le plus au bord du ruisseau possible. Car le ruisseau c'est la possibilité d'utiliser la force de l'eau, de la détourner pour les besoins spécifiques des usines mais aussi la possibilité de se débarrasser facilement de ce qui pourrait être vécu comme encombrant ou polluant. C'est la fonction d'exutoire. Autour de ces chemins et ruisseaux se sont implantées les industries, et avec elles de nombreuses habitations ouvrières dont les limites de jardins ondulées racontent encore le ruisseau. En plus du moulin que nous avons rencontré à l'embouchure, un duo d'usines rythme

nos haltes par deux fois : la savonnerie Fer à cheval et l'usine de dattes Micasar. Deux histoires emblématiques de la ville de Marseille.

1 — Savonnerie fer à cheval : les savonneries de Marseille se sont installées le long des cours d'eau, car pour faire du propre, il faut pouvoir faire du sale. Les savonneries s'installent le long des ruisseaux parce que ça fait un exutoire naturel facile. C'est la manipulation des corps gras, c'est un savoir-faire qui marque l'histoire de Marseille. Ça raconte la production de soude, les procédés chimiques Leblanc et Solvay, l'extraction de pierres aux alentours, les marais salants jusqu'à la Camargue. Ces savoir-faire particuliers ont été pour Marseille la porte d'entrée vers la pétrochimie au 20^e siècle.

2 — Les anciennes usines de dattes Micasar, délicieuses dattes boostées à la glycérine, on les retrouve deux fois sur le trajet. La deuxième fois, nous sommes entre le chemin de Sainte-Marthe et celui de Saint-Barthélémy qui s'éloignent de part et d'autre du ruisseau en montant dans les collines. Cet endroit, c'est, paraît-il, là où naît le mythe de la cagole marseillaise. Micasar employait majoritairement des femmes. Des femmes qui travaillaient pour elles-mêmes subvenir à leurs besoins, ça voulait dire souvent célibataires et indépendantes, qui ne se laissent pas faire. Elles portaient des cagoules parce que le sucre des dattes ça colle aux cheveux. Et donc le truc des mecs du coin c'était d'aller mater les « cagoles » quand elles sortaient de l'usine.

Cet usage industriel est ce qui conduit Nicolas à une hypothèse : Plombière aurait été enseveli au début du 20^e siècle parce qu'il se serait mis à puer. Aujourd'hui, Plombière c'est surtout un conduit traité en égout et nous avons croisé trop de fois pour que ce soit anodin des car wash. Y aurait-il une réglementation particulière sur les car wash qui justifierait leurs présences récurrentes sur le fil enseveli de Plombière ?

Ici c'est plus beau que la baie de Naples, de la fraîcheur de Plombière

« C'est ici plus beau que la baie de Naples », crie Nicolas par dessus le varcarme de l'A7, citant Victor Gélou, face au boulevard Plombières. « Une petite arcadie à l'ombre fournie des platanes, où fleurissent les jardins maraîchers de Marseille. Au bord d'Arenç, ça veut dire la plage. Les lavandières venaient laver le linge dans l'eau des ruisseaux, on y cultivait beaucoup, c'était un des garde-manger des Marseillais. » Les temps ont changé, aujourd'hui rugissent les automobiles, et l'eau n'est plus qu'un souvenir presque psycha-

nalytique. L'urbanisation a tendance à nous faire oublier sous son poids la puissance de vie de l'eau et la fraîcheur qu'elle permet pourtant encore aujourd'hui. Elle se faufile malgré tout à travers de nombreuses micro topographies... On en retrouve la trace par ces espaces végétalisés qui se cachent dans les interstices de la ville et que les habitant-e-s chérissent.



Le chapiteau, guinguette historique de la Belle de mai

À de nombreux endroits de la remontée, des petits coins frais et arborés nous racontent la présence d'une eau quelque part. « Il ne peut pas être entièrement busé quand on voit les arbres ici », nous dit un gars qui travaille au chapiteau. Ce lieu de vie culturelle marseillais sur la traverse Notre-Dame-de-Bon-Secours est posé sur un ancien relais du chemin de la Belle de Mai. Le sol y est encore quelques dizaines de centimètres plus bas, qui nous indique la couche de bitume qui sépare nos pieds du sol sur les routes. C'est un véritable bouquet d'essence d'arbres qui font une ombre délicieuse. Un voisin nous raconte l'histoire : Plombière semble être là aussi : dans les mémoires des passant-e-s.

La cité cheminote Saint-Barthélémy SNCF, le long du chemin de Sainte-Marthe, profite elle aussi de la présence de Plombière. C'est une très belle cité jardin du début des années 50. Un maillage de platanes y fait de l'ombre, une haie de cyprès et de peupliers qui bruissent coupe la cité du vent. Des immeubles plutôt bas, un bâti assez lâche qui privilégie un parc où il fait



La cité cheminote Saint Barthélémy SNCF

bon vivre. C'est ce que nous confirme un couple qui tente de proposer une aventure de jardin partagé dans la cité appelé « jardin de l'espoir collectif ». C'est ici le seul endroit où on verra le ruisseau couler à son passage sous la voie ferrée, dans un grand caisson à la taille de ses plus grandes crues.

Du jardin à la cité en passant par les bidonvilles de Font-Vert



À Font-Vert aussi, il y a des jardins partagés, qui existent depuis dix ans, un peu plus haut sur le cours du ruisseau. À Font-Vert, on sent la fraîcheur dans son nom : c'est la contraction de fontaine verte. « On se baignait dans Plombière » nous raconte le gardien de la Maison des Familles et Associations de La Benausse. Elle est fermée, le toit s'effondre, malgré les demandes de rénovations restées sans réponses de la part des services de la mairie, qui ont commencé en 2014. Font-Vert, la forme de la cité, c'est le résidu d'une histoire du ruisseau. Le gardien de la MFA lui-même a vécu là à l'époque où c'était le plus grand bidonville de Marseille, le long du ruisseau sur des parcelles potagères qui avaient été mises en place par Pétain. Dans les années 50, les jardins maraîchers de Pétain ont commencé à être habités, et au long des années 60, le projet de construction de la cité Font-Vert émerge d'une politique de résorption du bidonville.

La bastide Montgolfier et les hauts de Sainte-Marthe



Encore plus haut sur le chemin de l'eau invisible, nous croisons la Bastide Montgolfier qui, classée avec son domaine monument historique il y a plus de trente ans, a réussi à tenir comme l'un des derniers vestiges de la campagne marseillaise. La ripisylve flamboyante et les systèmes d'irrigations nous révèlent la puissance formidable de ce fossé sec appelé Plombière. Toute l'histoire des Hauts de Sainte-Marthe, son passé agricole et les luttes citoyennes pour le rester, raconte aussi cette puissance.

Ligne de partages des eaux et canaux partagés



Nous terminons la balade vers un haut lieu des confluences marseillaises. Le canal de Marseille, qui amène les eaux laiteuses de la Durance, rencontre le canal de Provence, conduisant les eaux du Verdon. L'arrivée de ces canaux sont d'une importance cruciale dans l'histoire de Marseille, ils rejouent la distribution des eaux et les possibilités de campagne. C'est avec leur arrivée que les cours d'eau peuvent être délaissés. Au même endroit, c'est la ligne de partage des eaux. Nicolas avance d'un pas, « ici, c'est le bassin versant de Plombière », il recule, « ici, c'est le Jarret » On est le long du canal et on voit les barrières se dresser. Nicolas nous propose d'imaginer un très long parc linéaire le long des bras des canaux, comme on avait des parcs le long des cours d'eau. Avec l'argent qu'on met pour construire des barrières pour empêcher les gens de se noyer dans le canal, on pourrait mettre en place des systèmes pour le rendre accessible...





Du goudron et du jarret

Quartiers Saint-Just, Malpassé, la Rose, les Olives, la Croix-Rouge et traversée de Plan-de-Cuques. Remonter la vallée d'une rivière urbaine, suivre au mieux le Jarret dans les quartiers où il est visible, et imaginer comment entièrement renaturer son bassin versant.

Le nom de la balade, *Du Jarret et du goudron* raconte ce que l'on va voir : des jarrets d'humains sur du Goudron et le ruisseau du Jarret là où le goudron ne l'ensevelit pas. C'est un jeu de mot. C'est aussi une allusion au gigot bitume. « Le gigot bitume est un gigot enveloppé de papier kraft et cuit dans un bain de bitume en fusion. C'est une préparation traditionnelle en France lors de repas célébrant la fin du gros œuvre sur des chantiers de bâtiments ou de travaux publics »

On tentera de suivre le Jarret dans les parties où il est visible, il est caché sous des chaussées sur une grosse partie de son tronçon en aval, passant sous les boulevards à son nom. On peut en apercevoir un bout juste avant qu'il se jette dans l'Huveaune un peu avant la station d'épuration sous le Vélodrome. Il fait partie des trois grands cours d'eau marseillais : Huveaune, Aygalades, Jarret, qui tous les trois évitent le centre ville, qu'on détourne un peu partout par de petits canalets, parce que c'était le seul moyen de s'alimenter en eau avant l'arrivée du canal, démarré en 1836 et terminé 12 ans plus tard. Une rumeur d'historien du 19^e raconte que le Jarret était anciennement un fleuve qui se jetait dans le Vieux Port, là où coulait le Lacodon, avant d'être rejeté vers l'Huveaune, mais, Nicolas nous avertit : cette hypothèse raconte sans doute plus de choses sur les historiens du 19^e siècle que sur le Jarret lui-même. On est sur l'esplanade Saint-Just, entre le vaisseau bleu qu'est l'hôtel départemental où siège le conseil départemental des Bouches-du-Rhône, le Vaisseau bleu, et le Dôme, la coque de bateau retournée qui est une des principales salles de spectacles de Marseille. On est là face à un événement très marseillais : mettre deux grandes architectures l'une à côté de l'autre, pour éviter de trop les mettre en valeur. Et l'eau est toujours une grande source d'inspiration.

Derrière la chaise, au milieu du rond-point, le terrain de boules

C'est une théorie marseillaise : dès que tu as un terrain un peu au milieu de rien, tu ne sais pas trop quoi en faire, tu peux toujours en faire un terrain de boules. Et ça marche. Sur ce grand rond-point à côté de l'hôtel départemental, derrière la chaise et les haies, il y a un grand terrain de boule, très



fréquenté, à l'ombre des tilleuls. Ça parle de la résilience des marseillais-e-s, qui se sentent probablement vacciné-e-s aux pollutions automobiles. Les arbres y poussent bien, ils sont beaux. On est dans un endroit qui n'est pas trop sec.

Du bâti sans inondations ou des campagnes irriguées

On arrive devant le Jarret, il a une bonne odeur. Ça ne sent pas mauvais. Il n'est plus un égout normalement, il l'a été, il ne l'est plus. Normalement, il n'y a pas d'eau sale. Évidemment les systèmes de plomberie c'est jamais parfait, il y a sans doute parfois un peu d'eau sale dedans, mais c'est censé n'être que de l'eau de source ou de ruissellement qui entre dedans. De l'eau de pluie. On le voit dans une cuve en béton, même son sol est imperméable, dans un grand « U » en béton et la taille de ce « U » en béton, c'est la taille des crues les plus grandes, c'est la taille des crues exceptionnelles. C'est un torrent méditerranéen. Presque à sec la plupart du temps, un petit ouioui de rien du tout, et de temps en temps, il y a de grandes pluies, et à ce moment-là, il y a un danger de crue et d'inondation, il est vrai, qui est important, qui a dessiné la ville tout autour. Historiquement, on n'a pas construit où c'était inondable, on s'est toujours mis dans un retrait poli par rapport au ruisseau. Là, on le voit dans son état après les années 90, on l'a busé, on l'a bétonné, on l'a canalisé, on a construit un canal en béton très important — ça coûte aussi cher qu'un métro, un tel volume de béton — pour pouvoir éviter l'inondation, la maîtriser et pour pouvoir continuer à urbaniser

de part et d'autre du ruisseau. Ce volume de béton, il permet d'encaisser les plus grandes crues. Il est calculé pour que une fois par siècle il soit plein. Et toute la partie où on ne le voit pas, il passe sous Duparc, Jean Moulin, etc, c'est le même volume, en souterrain. Il a un bassin hydrographique très important : plus de 100 km², tout le nord-est de Marseille, tout Allauch, Plan-de-Cuques. Ça veut dire que toutes les gouttes qui tombent sur ce territoire finiront probablement dans le Jarret. Et à Marseille, on a parfois la moitié des pluies annuelles en une après-midi, quand il y a un gros orage, il faut arriver à tout encaisser, à tout mettre dans le ruisseau. Aujourd'hui, c'est un problème ces cuves en béton. Autrefois, l'ancien système du ruisseau, c'est que le terrain alentour pompait une partie de l'eau. On l'empêche de faire ça avec les cuves en béton. Donc les alentours s'assèchent. On n'a plus le risque d'inondation ici, mais on se retrouve devant un objet un peu stérile. Ça ne sent pas la mort, mais ça ne sent pas trop la vie non plus.

Laver l'eau de pluie

Donc, il passe sous Françoise du Parc, Jean Moulin, la Timone (d'ailleurs, elles font des méandres de ruisseau ces grosses avenues), il se jette dans l'Huveaune au stade vélodrome, et là, tout de suite l'Huveaune, qui vient de recevoir son principal affluent le Jarret, se jette dans la station d'épuration de Marseille. On y sépare le solide du liquide des eaux d'égout de tout Marseille, et le liquide est envoyé à la Cayolle par les deux gros tuyaux qu'on appelle les « grands émissaires ». Ils sont sous le boulevard Michelet. Les eaux du Jarret et de l'Huveaune sont balancées dans ces tuyaux pour pouvoir faire presse, pour pouvoir faire « chasse », c'est-à-dire que l'eau des rivières pousse l'eau des égouts pour éviter que ça ne s'ensable. Donc cette eau ne va pas aller selon l'ancien cours de l'Huveaune dans la Méditerranée à la Plage, à Borély. Non, elle va se retrouver dans la Méditerranée après un passage dans les tuyaux et une deuxième station d'épuration, elle va sortir à Cortiou, sous les Calanques, en ligne droite.

L'eau qu'on voit à Borély, c'est l'eau de mer qui remonte dans le lit, ce bout-là, si on regarde bien, il est sec, et il sent l'exutoire. Quand il pleut trop, on ne peut plus balancer les rivières dans les égouts, et donc on va les remettre dans l'ancien lit de l'Huveaune et ça va à la plage. Or, nos systèmes ne nous permettent pas de garantir que l'eau de pluie ne sera pas salie, et c'est pour ça qu'on dit qu'il ne faut pas aller se baigner les lendemains d'orage. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'à Marseille, on lave l'eau de pluie. Les autres villes elles ne font pas ça. Nous on lave l'eau de pluie, on lave l'eau de

pluie, on fait des contrats à plusieurs milliards : « vous me laverez la pluie pendant douze ans s'il vous plaît. » Si on faisait attention à ce que la pluie retourne à la mer pas trop sale, on économiserait des sommes gigantesques.



Le village rue

Une fois qu'on n'est plus soumis au risque d'inondation, on fait la route, mais on ne s'éloigne pas trop de l'eau, qui permet des passages à travers les massifs. Donc on met la route ni trop proche, ni trop loin du cours d'eau, et sur ces chemins, des habitations s'installent. On a cette forme caractéristique qu'on trouve partout dans le monde : le village rue. Il y a une rue. De la rue il y a la possibilité du commerce. Du commerce, il y a du travail, il y a du mélange. Il y a des prémices de village. Ici on a un village, Saint-Youssuf, Saint-Just. Qui s'installe à l'ancien régime. À partir du village, on fait du maraîchage, et le ruisseau amène une implantation industrielle fin 17^e début 19^e. Derrière le village-rue, en contre-haut du ruisseau, ça monte, on voit des campagnes qui étaient plus sèches et on voit de petits-grands ensembles qui ont profité des anciens emplacements agricoles plus anciennement sacrifiés parce que moins rentables. La tache urbaine se dessine autour de ce rapport au ruisseau.

Usages

On retrouve plus loin le ruisseau dans son lit naturel, qui charrie les débris de chantiers. Il est accessible. Des vieux articles de la Provence racontent

que les rives du Jarret, qui aujourd'hui ont été rehaussées, servaient de lieu de vie pour des personnes sans abris, comme un peu sous les ponts à Paris. Aujourd'hui, il semblerait qu'elles soient utilisées par des habitant-e-s des squats Corot et alentour comme un lieu où faire leur toilette.

Marseille du futur

Dans des petites ruelles, toutes proches de la fraîcheur du ruisseau, on voit que les chemins ne sont pas alignés, ils zigzaguent, devant nous on voit une vieille dame en blouse rose, elle avance vite, elle a à la main un sac de course qui pendouille, elle croise un papi à casquette avec des lunettes de soleil, et derrière elle, une autre dame âgée, qui elle va plus lentement, avec une béquille, mais qui a elle aussi un sac de course réutilisable. On est à l'ombre, ça sent bon le trèfle. C'est Marseille du futur nous dit Nicolas. On fait les courses à pied, on habite en ville comme à la campagne, on regarde les canards se laisser glisser dans les courants du Jarret et on mange des mûres blanches qui ressemblent à des grosses chenilles.

Des ruisseaux qui bougent et de la propriété privée

En observant le Jarret, on voit aussi comment il attaque les rives. On voit comment il creuse l'enrochement bétonné qui est censé solidifier ses rives. Les ruisseaux, ça bouge en permanence. Droite-gauche dans les virages. C'est très vivant, c'est très évolutif. C'est vrai que nous, depuis quelques siècles, on est très collé sur la propriété foncière, ça devient une espèce de



fantasme. Et c'est cruel parce que la ligne de propriété elle est fixée au lieu du ruisseau, et le ruisseau, il bouge. Il y en a un qui perd et un qui gagne. Alors ici, on dit non, on enroche les berges.

Le teint laiteux de l'eau de la Durance

Si on regarde sous le pont du Boulevard Gély, on voit de l'eau qui sort du mur, c'est un jet continu, assez puissant. C'est probablement plus de la moitié du volume d'eau du Jarret qu'on voit couler en aval. Cet affluent, le plus important du Jarret, il traverse dans un tuyau toute la vallée de Saint-Paul, jusqu'à Sainte-Marthe, mais transporte aussi les eaux du bassin de Sainte-Marthe. Le bassin de Sainte-Marthe, c'est la principale usine de traitement des eaux de Marseille. Elle est branchée sur le canal de Marseille, elle reçoit l'eau de la Durance, et la transforme en eau potable. Donc c'est filtration, décantation, décantation centrifugeuse, un peu d'ozone, un peu de chlore, et ça fait de l'eau du robinet. Cette usine de temps en temps, elle a des trop-pleins. Elle reçoit trop d'eau de la Durance et elle va la rebalancer dans des tuyaux au fond de la vallée de Saint-Paul. C'est ce tuyau qu'on voit sortir là. C'est de l'eau de la Durance, et on peut la reconnaître, quand on a l'habitude, on devient sensible à son teint légèrement laiteux.



Malpassé, mais qui passe mal ?

Il y a plusieurs interprétations du nom Malpassé : est-ce le ruisseau qui passe mal, entre les collines de Beaumont et les collines de Saint-Paul ? Le



passage est très étroit. Ou sont-ce les humains qui passent difficilement le Jarret à cet endroit? Peut-être devait-il y avoir un passage à gué. La route était probablement très souvent abîmée par une trop grande proximité avec le Jarret contraint par les deux collines. En tous cas le nom est très beau.

Tache verte sous autoroute

On a le tramway qui passe sur la grande rue ici, à partir de 1890. Il devient plus rentable pour beaucoup d'agriculteur-rice-s de vendre son terrain à des petits lotisseurs que de continuer le maraîchage. Le long du ruisseau on urbanise, et c'est la tache urbaine de Marseille qui en est dilatée. Une espèce d'antenne qui part du centre ville. On a la même chose dans la vallée de l'Huveaune. Y a la grande route et la rivière. On a la même chose avec le ruisseau des Ayalades et la route nationale qui monte à la Viste. La ville de Marseille fait des espèces de bras sur ses rivières à cette époque-là. Et après, en limite de tache urbaine, à partir des grands plans d'urbanisme d'après-guerre, on prévoit une espèce de Marseille avec plein d'autoroutes. On prévoit deux rocades et sept radiales. Alors, nous on a une rocade et trois radiales. Autoroute Nord, Autoroute du littoral et Autoroute de l'Est, vers Aubagne, et la L2. Dans les années 50, on prévoit beaucoup plus. Ici à Malpassé, c'est l'autoroute de Nice qui devait passer. La S08. Elle était

censée traverser la chaîne de l'Étoile et se brancher sur l'autoroute A8, pour rejoindre Nice. On garde les terrains à partir des années 40 par l'urbanisme en emplacement réservé pour cette future route. Elle va devenir route sur le bout-là qu'on voit ici dans les années 60.

C'est un très gros ouvrage en urbanisme intelligent : une grosse voie rapide autoroutière avec au milieu le métro qui passe. On profite donc mieux du terrain en mutualisant les emprises d'équipements structurant de transports lourds. On compile et on gagne de la place. C'était la campagne jusque dans les années 70, et elle reste encore un peu : on voit de la prairie en herbe, en ronce, juste derrière les deux ponts, métro-autoroutes.

Les métros sortent de terre quand la terre est mouillée

On a vu les batardeaux contre les inondations, comme à Venise, et on voit l'immeuble-pont qui passe au dessus de l'eau, comme à Venise, avec le métro La Rose dedans. Le métro passe au-dessus du ruisseau. Le ruisseau n'est que la partie émergée d'une nappe phréatique mouvante. Faire passer le métro en dessous du ruisseau ça coûte très cher, la terre est toute mouillée. On a exactement la même chose à Bougainville, et on a exactement la même chose à Sainte-Marguerite-Dromel. Les métros sortent de terre.

Protégé par un projet d'autoroute qui n'arrivera jamais

Le but était de prolonger l'autoroute et de la faire passer sur le trajet du Jarret jusqu'au massif de l'Étoile. Ça fait plaisir parce qu'aujourd'hui ce



projet d'autoroute, qui n'arrivera jamais, nous permet de voir un long bout du Jarret dans un état encore très naturalisé. On y voit des gobies, des prairies. Un label ecocert indique qu'ici la SERAMM, égoutiers missionnés par la ville de Marseille pour l'entretien des ruisseaux, peut s'essayer à travailler avec d'autres gestes que ceux qu'elle avait pour sa mission précédente et se former à d'autres modes de gestions.

On a traversé une petite prairie. Ça fait partie des milieux intéressants. On est en bord de ruisseau, sur du plat humide, donc on a une prairie. C'est un milieu très riche. Sauf que nous, on a tendance à envoyer la fauche mécanique, et ça aspire les fauchées, ce qui fait que petit à petit les sols s'appauvrissent, et ça fait des dalles de terre jaune stériles. Et ça ne pompe plus l'eau, ça augmente les risques d'inondations. On est obligé de faire des bassins de rétention. Si on fauche pas du tout, ça fait des risques incendies. Alors il faut faucher et laisser sur place. Il y a plein d'apprentissage comme ça qu'on est en train de faire.



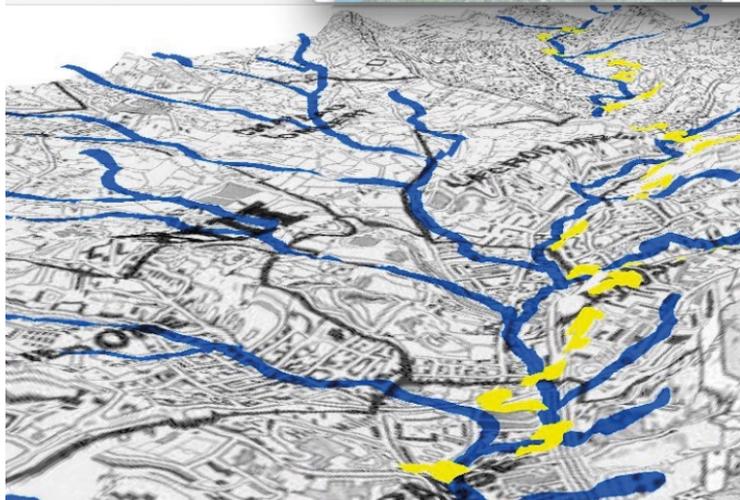
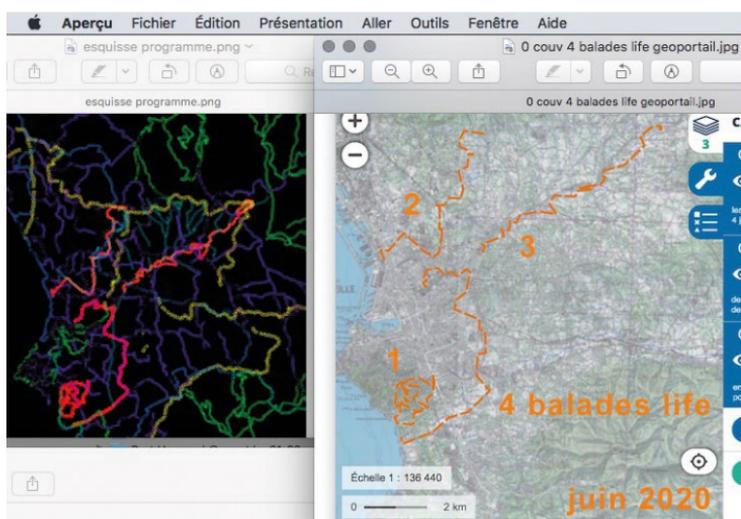
Après on plonge dans une vraie forêt en ripisylve. Ce sont les rives arborées du ruisseau. Il y a beaucoup d'eau donc les arbres poussent beaux et forts. La ripisylve, elle est très importante. Les racines tiennent les rives. On peut voir comment le dessin des racines s'agrippe et tente de retenir la terre. Quand on bétonne comme on l'a vu plus bas, on enlève les qualités de résilience d'un tel milieu. Tout ça c'est encore des choses qu'on est en train d'apprendre.

Faire le pont

Parc Saint-Théodore, prairie et ripisylve, Parc de la Ravelle, ancienne Bastide, qui enjambe le ruisseau laissé en pinède, on y voit des traces de pique-nique. Pour passer de l'un à l'autre on a qu'une route sans ombre, et le parc de la Ravelle, dont le pont a disparu, est en impasse. Ce sont de très beaux parcs mais qui montrent un problème de passage. Sur l'eau est posé un arbre qui glisse. Il faudrait quelqu'un pour faire le pont entre les parcs. On finit dans le parc du bocage, un dernier grand parc, tout neuf, inauguré en 2017 à Plan de Cuques.



Le bureau de Nicolas



Nature For City Life

Contexte

Les changements climatiques constituent l'un des défis majeurs de notre siècle. Ils impactent d'ores et déjà nos vies au quotidien : pics de chaleur estivaux, fréquence et violence des catastrophes naturelles, sécheresses, propagation de maladies, dégradation de la qualité de l'air...

Ces impacts des changements climatiques sont exacerbés en milieu urbain du fait de leur combinaison avec l'artificialisation des sols et la concentration des activités humaines. Or, plus de la moitié de la population mondiale vit aujourd'hui dans les zones urbaines, une proportion qui devrait encore augmenter et atteindre les 66 % d'ici 2050. Face à ces changements climatiques, renforcer l'adaptation des espaces urbains est un défi majeur à relever. Le développement et la valorisation des zones de nature (infrastructures ou trames vertes et bleues) et de l'ensemble des services rendus par la nature en ville est une réponse à cet enjeu.

Le projet Nature For City Life vise à renforcer l'adaptation des espaces urbains aux impacts des changements climatiques grâce au développement et à la valorisation de la nature en ville. Au travers d'un partenariat fort et innovant entre les métropoles de la région Sud, le projet permet de démontrer les services rendus par la nature en milieu urbain et d'apporter ainsi des solutions concrètes pour toutes les villes méditerranéennes et au-delà !

Un objectif stratégique :

- Développer et valoriser la nature en ville pour renforcer l'attractivité des territoires et s'adapter face aux changements climatiques.

Deux objectifs opérationnels :

- Informer, sensibiliser et former différents publics et acteurs sur les services rendus par la nature en ville en se basant sur des sites de démonstration.
- Renforcer l'intégration de la nature en ville dans les projets d'aménagement urbains.

Les sujets thématiques abordés par les animations et les productions d'itinéraires ont prioritairement été :

- L'eau (rivières, sources et bassins versant, mer et lagunes...)
- L'ombre (arbres, architectures et végétalisation...)
- La fragmentation (urbanisme et architecture...)
- La gestion et les représentations (définitions de visions de la nature, espaces verts, gestion des milieux, gestion de l'eau, dynamiques de gestion intégrée...)
- La biodiversité (milieux, cycles, écosystèmes, diversité...)

Les partenaires

Atmosud

Laboratoire Population Environnement et Développement (LPED)

Aix-Marseille-Université

La Métropole Nice Côte d'Azur

La Métropole Toulon Provence Méditerranée

La Métropole Aix-Marseille-Provence

La Région Sud

La Ville de Marseille

Le Bureau des guides du GR2013

Historique des balades

Mars 2018 — Août 2020

| Date | Guide | Commune | Titre |
|------------|-----------------------|-----------------------|--|
| 06.03.2018 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon, La Seyne | Au fil du Las |
| 03.04.2018 | Paul-Hervé Lavessière | La Garde-le Pradet | Fronts ville/nature |
| 22.04.2018 | Nicolas Memain | Port-de-Bouc | Des Trente Glorieuses à la montée des eaux |
| 12.05.2018 | Collectif SAFI | Marseille | Foresta : pépinière métropolitaine |
| 15.05.2018 | Paul-Hervé Lavessière | Hyères | La plaine du Palyvestre sous pression |
| 03.06.2018 | Nicolas Memain | Aix-en-Provence | La ZUP verte d'Encagnane |
| 05.06.2018 | Paul-Hervé Lavessière | St Mandrier, la Seyne | Les enclaves naturelles de la rade |
| 08.07.2018 | Nicolas Memain | Marseille | À l'ombre, au bord de la branche mère du canal de Marseille |
| 22.09.2018 | Collectif SAFI | Septèmes-les-Vallons | Les Ayalades, retour aux sources |
| 30.09.2018 | Paul-Hervé Lavessière | La Garde-le Pradet | Planquette-Garonne, fronts ville-nature |
| 06.10.2018 | Collectif SAFI | Marseille | Jardins marseillais, arbres en ville |
| 21.10.2018 | Paul-Hervé Lavessière | Hyères | La ville jardin |
| 10.11.2018 | Collectif SAFI | Marseille | Hauts de Sainte-Marthe, agriculture urbaine |
| 21.11.2018 | Paul-Hervé Lavessière | St Mandrier, la Seyne | Les enclaves naturelles de la rade |
| 02.12.2018 | Nicolas Memain | Marseille | Le grand parc du Roucas blanc |
| 09.12.2018 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon, La Seyne | Au fil du Las |
| 15.02.2019 | Collectif SAFI | Marseille | Sainte Marthe |
| 03.03.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | Au fil du Las |
| 08.03.2019 | Paul-Hervé Lavessière | La Seyne – Six-Fours | La Seyne – Six-Fours |
| 13.03.2019 | Collectif SAFI | Marseille | Conversation marchée avec Patrick Bayle |
| 20.03.2019 | Paul-Hervé Lavessière | La Garde-Le Pradet | Fronts ville/nature |

| | | | |
|------------|-----------------------|-----------------------------|---|
| 23.03.2019 | Collectif SAFI | Marseille | Trame pratiquée : se déplacer comme un insecte |
| 01.04.2019 | Nicolas Memain | Port-de-Bouc | Presqu'île nord |
| 04.04.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Ollioules | Ollioules |
| 05.04.2019 | Nicolas Memain | Port-de-Bouc | Presqu'île sud |
| 22.04.2019 | Nicolas Memain | Port-de-Bouc | Aigues Douces |
| 02.05.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon - La Valette | Toulon - La Valette |
| 12.05.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Saint-Mandrier, La Seyne | Les enclaves naturelles de la rade |
| 14.05.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | Balade spéciale Région |
| 25.05.2019 | Collectif SAFI | Septèmes/Marseille | Aygalades |
| 15.06.2019 | Collectif SAFI | Marseille | Bouclette atelier Sainte Marthe |
| 19.06.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Le Pradet | Initiation trames vertes au Pradet |
| 21.06.2019 | Paul-Hervé Lavessière | La Crau Carqueiranne | La Crau Carqueiranne |
| 22.06.2019 | Nicolas Memain | Port-de-Bouc | Port-de-Bouc Life |
| 04.07.2019 | Nicolas Memain | | Bouclette Port-de-Bouc |
| 24.07.2019 | Nicolas Memain | Martigues | À la recherche de l'ombre à Martigues |
| 04.09.2019 | Collectif SAFI | Port-de-Bouc/Istres | Etang de Berre |
| 21.09.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon – La Valette | Remonter l'Eygoutier et le ru de Sainte Musse |
| 22.09.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | La Rode/Port Marchand/Metaxu |
| 09.10.2019 | Collectif SAFI | Marseille | Conversation marchée avec Christine Robles |
| 13.10.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Ollioules - Toulon | Les coulisses horticoles de l'ouest |
| 30.10.2019 | Paul-Hervé Lavessière | La Crau Carqueiranne | Entre serres et restanques |
| 10.11.2019 | Nicolas Memain | Istres | Les doigts verts (d'une gare à l'autre) |
| 10.11.2019 | Paul-Hervé Lavessière | La Seyne - Six Fours | ZUP et ZAC entre deux collines |
| 20.11.2019 | Paul-Hervé Lavessière | Hyères | Hyères la ville jardin |
| 30.11.2019 | Nicolas Memain | Vitrolles | La Cadière |
| 08.02.2020 | Collectif SAFI | Marseille | Bouclette Sainte-Marthe |
| 19.02.2020 | Nicolas Memain | Aix | Monographie d'une rivière #1: La Cadière |
| 14.03.2020 | Collectif SAFI | Marseille | Trame verte pratiquée : le déplacement des espèces |

| | | | |
|------------|-----------------------|-----------|--|
| 14.03.2020 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | Au fil du Las |
| 10.06.2020 | SAFI | Marseille | Conversation marchée avec Philippe Chamaret |
| 14.06.2020 | Nicolas Memain | Marseille | Le grand parc de la Colline Périer |
| 17.06.2020 | Nicolas Memain | Marseille | Archéologie du ruisseau de Plombière |
| 20.06.2020 | SAFI | Marseille | Haut de Sainte-Marthe : le terradou |
| 22.06.2020 | Nicolas Memain | Marseille | Du goudron et du Jarret |
| 30.06.2020 | Nicolas Memain | Marseille | Complément |
| 09.07.2020 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | Balade nocturne estivale #1 |
| 17.07.2020 | Nicolas Memain | Marseille | Martigues rive sud de Caronte |
| 23.07.2020 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | Balade nocturne estivale #2 |
| 24.07.2020 | Nicolas Memain | Aix | L'Arc et la Torse en ville |
| 28.07.2020 | SAFI | Marseille | Récolter la canne |
| 30.07.2020 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | Balade nocturne estivale #3 |
| 06.08.2020 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | Balade nocturne estivale #4 |
| 27.08.2020 | Paul-Hervé Lavessière | Toulon | Balade nocturne estivale #5 |

Réalisé d'après des balades effectuées entre juin 2018 et août 2020 par le Collectif SAFI, Nicolas Memain et Paul-Hervé Lavessière. Les récits ont été co-écrits avec les guides par Julie De Muer, Baptiste Lanaspèze et Antoine Devillet.

Coordination éditoriale : Antoine Devillet & Julie De Muer

Suivi de publication : Marielle Agboton

Graphisme : Aéro Club

Imprimé par la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur en septembre 2020

Livre 1 — Paul-Hervé Lavessière

Livre 2 — Safi

En liant la connaissance à la marche, l'expérience à la conversation, l'analyse au geste, les itinérances proposées par le Bureau des guides du GR2013 au sein du projet Nature For City Life tentent d'explorer différentes approches de transmission pour nous apporter des savoirs tout en nous re-sensibilisant à ce qui a le pouvoir de rendre nos villes et notre monde habitables. Abordant les multiples sujets et thématiques du réchauffement climatique dans un contexte urbain (la biodiversité, la fragmentation, les arbres et les rivières, la gestion...) ces balades sont conçues et animées par des artistes-marcheur-se-s.

Ce premier numéro de Dehors propose de partager une sélection de leurs propositions pédestres et de leur donner la parole, à la fois pour les écouter raconter leurs manières de concevoir ces marches mais aussi nous confier leur parcours plus personnel dans ce questionnement contemporain qui nous concerne tous-tes, collectivement et plus intimement. Les récits compilés dans cette édition permettent de rendre compte et de tisser peu à peu des narrations, des histoires qui se vivent à même le sol et à côté de chez soi.



Avec la contribution du programme LIFE de l'Union Européenne LIFE16 GIC/FR/000099

NATURE CITY LIFE